

Recherches sur les vapeurs / par M. Bressy.

Contributors

Bressy, Joseph.
Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

A Londres [i.e., Paris] ; Et se trouve Paris : Chez Planche, MDCCLXXXIX
[1789]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/y3y4xpv2>

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

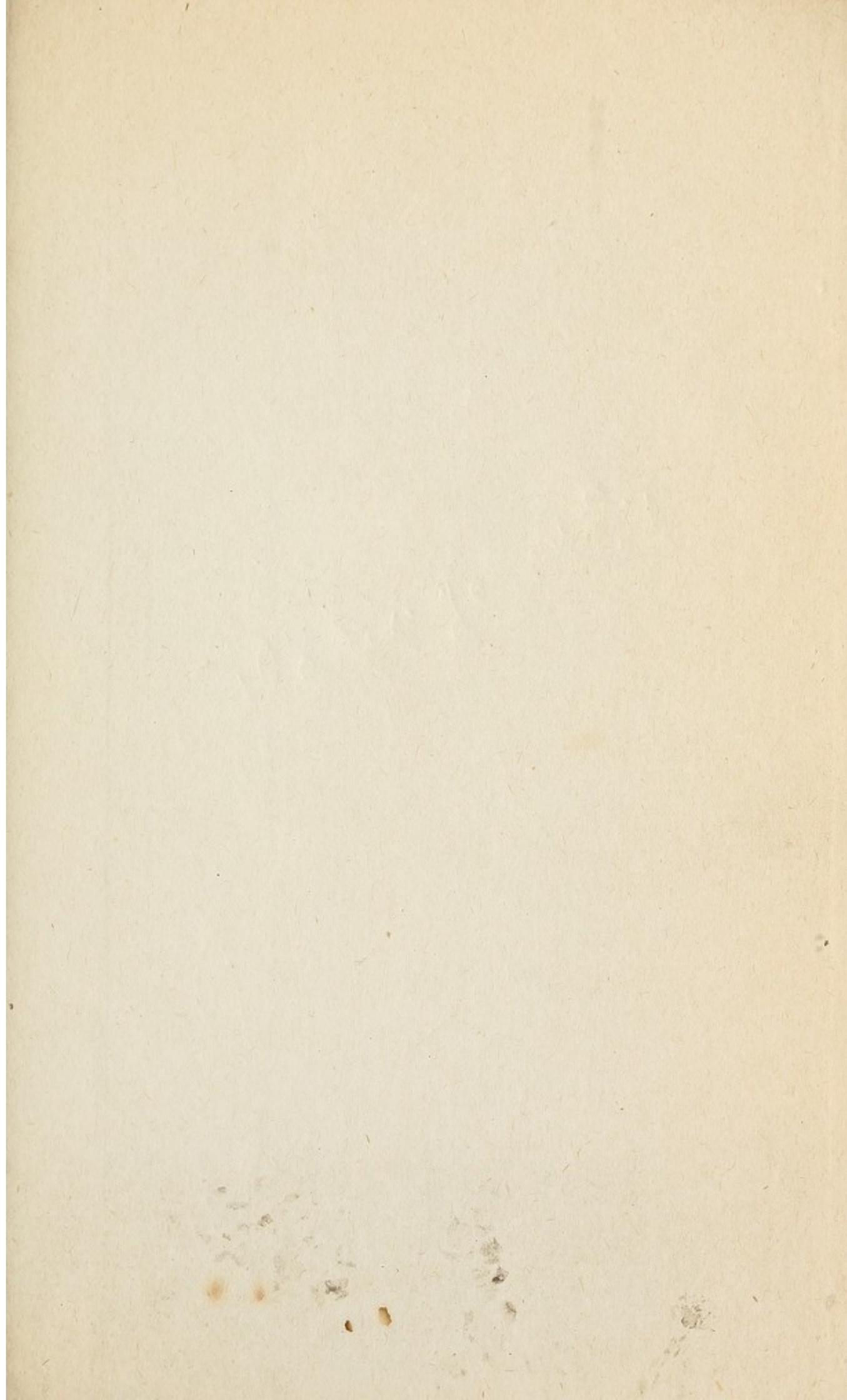
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

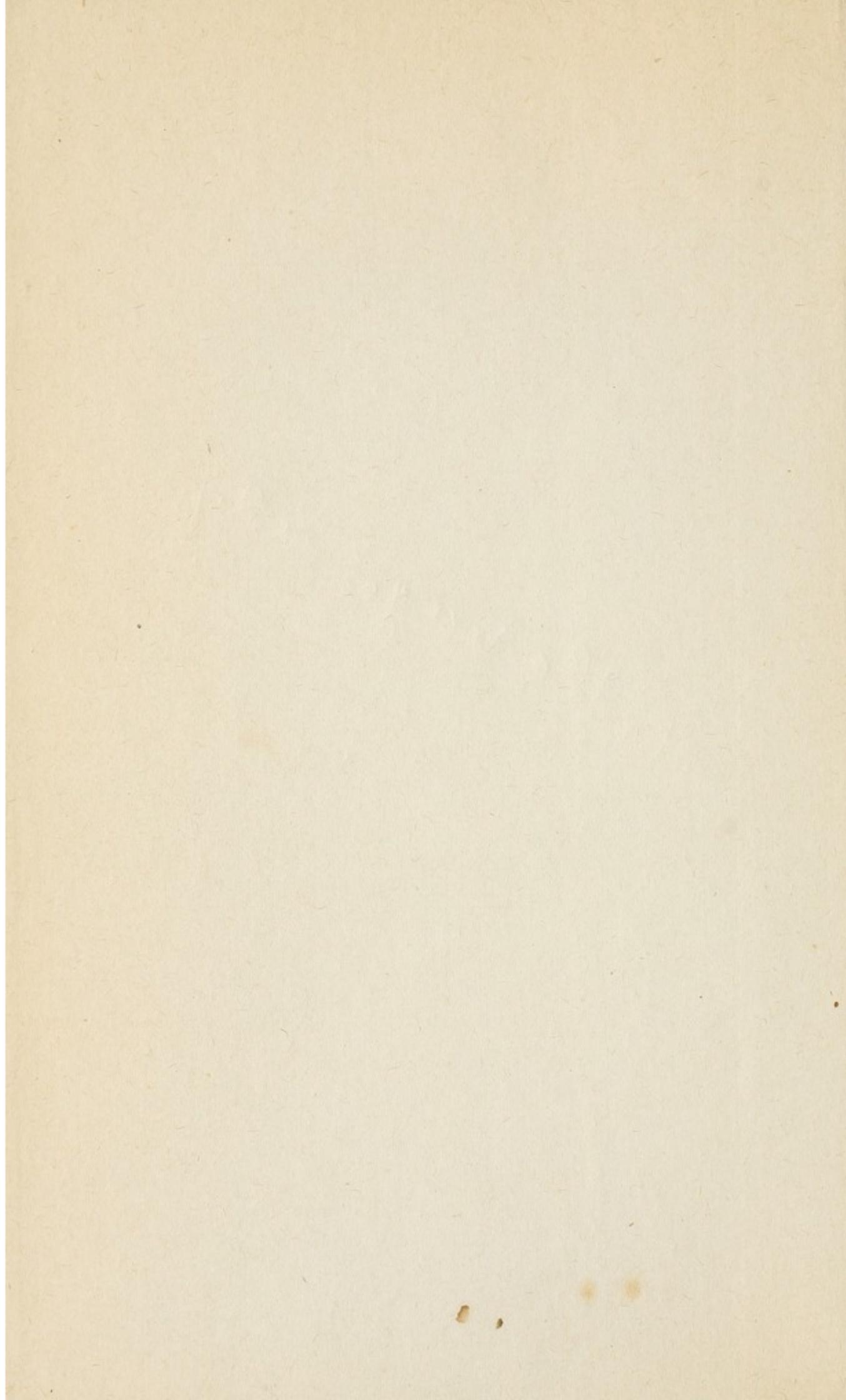


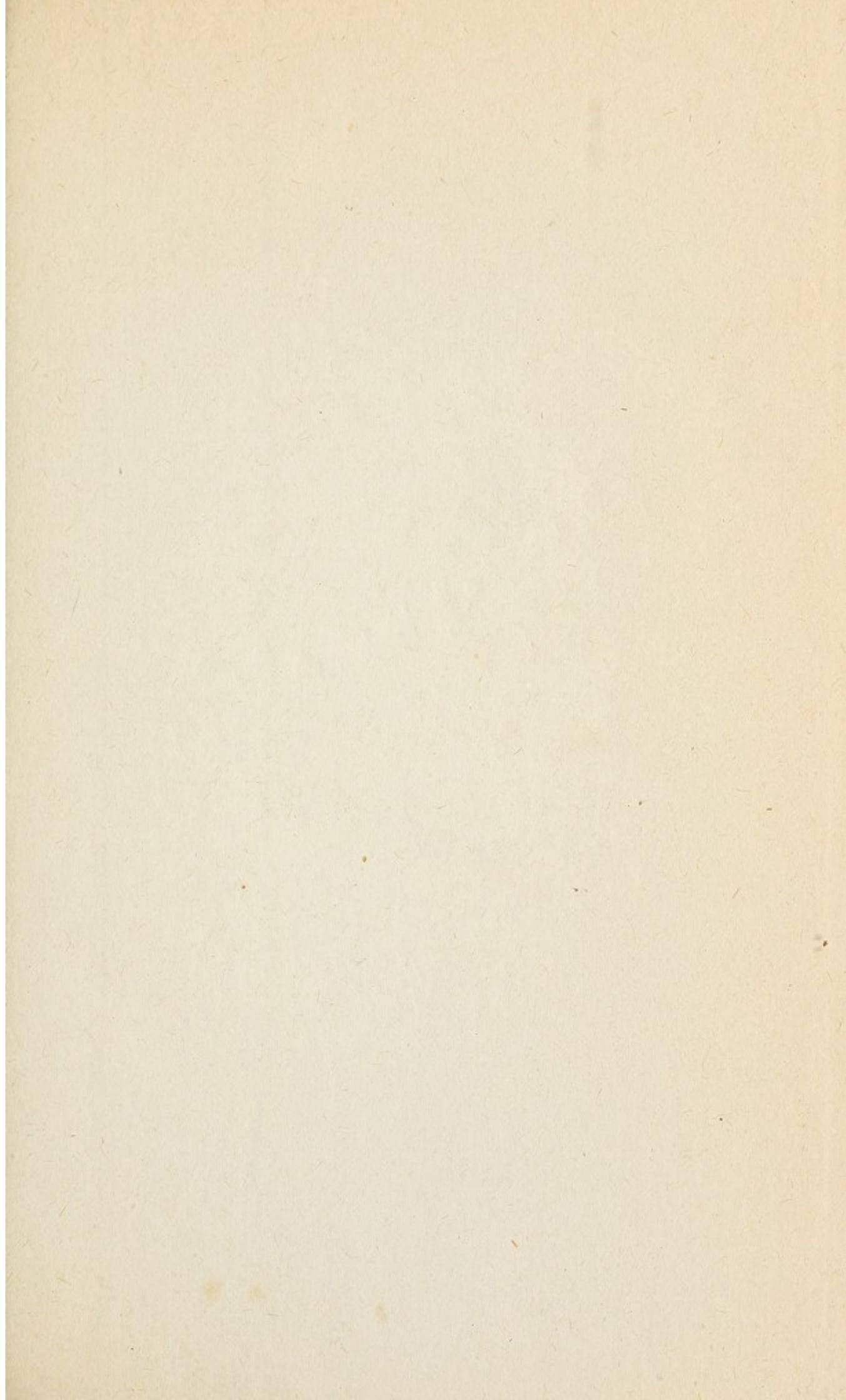
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

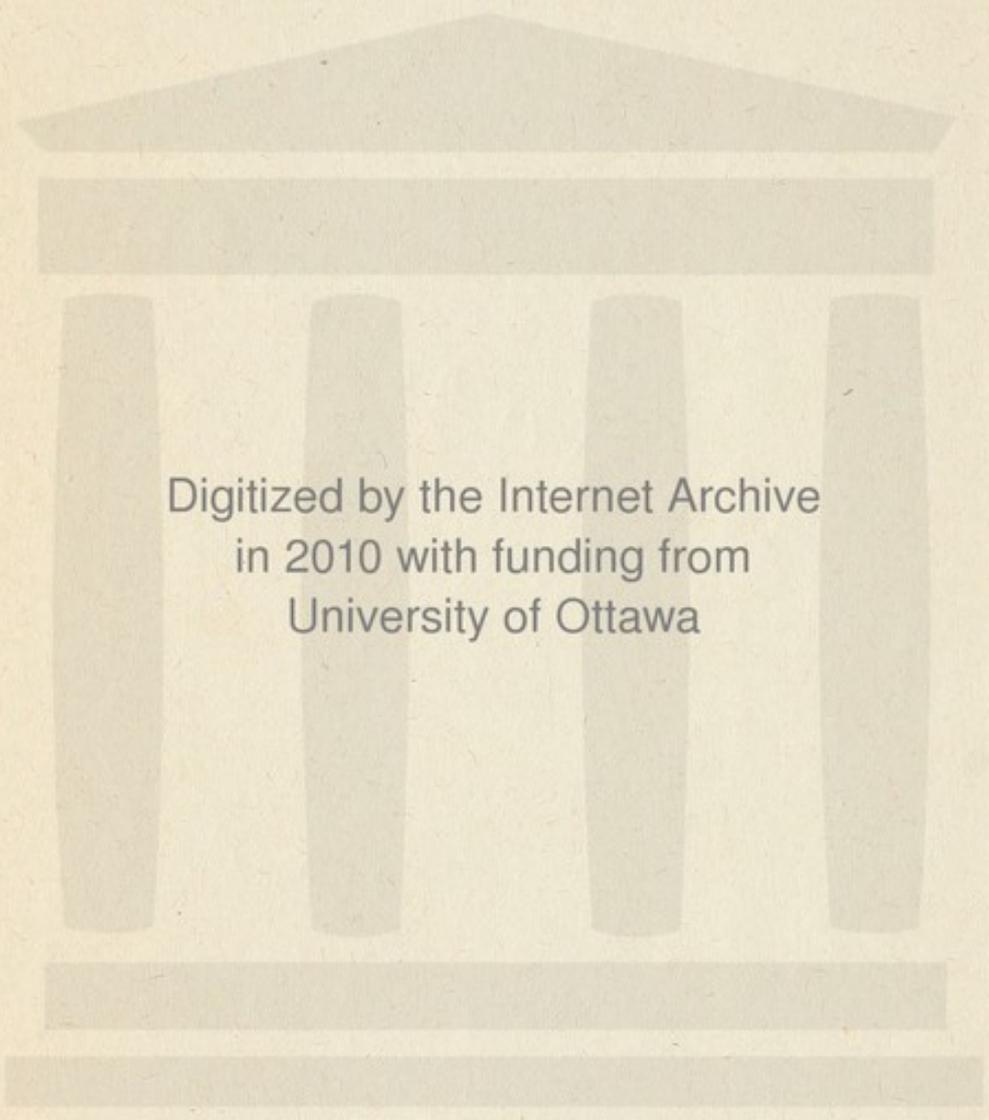


19. 8. 1888.

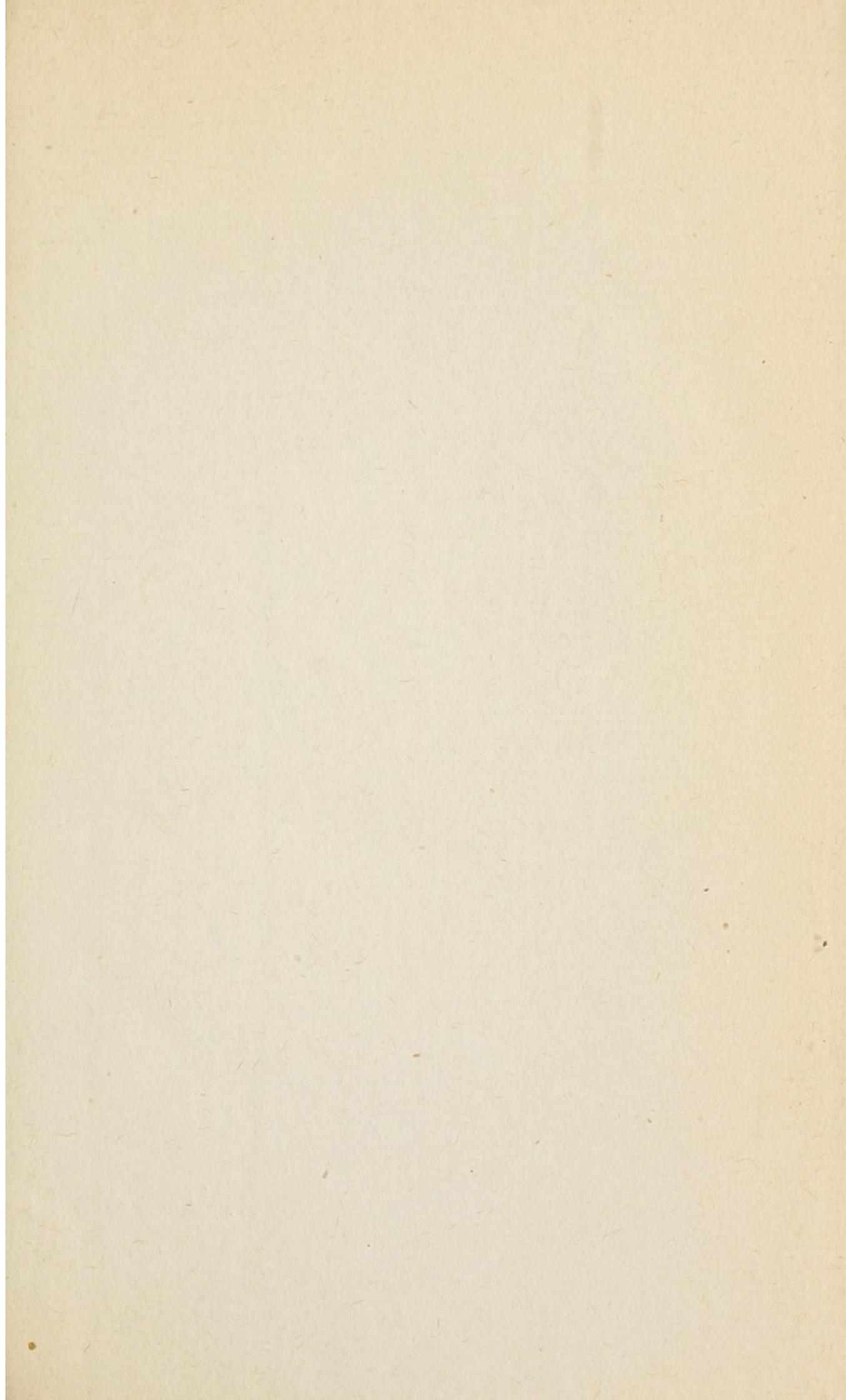


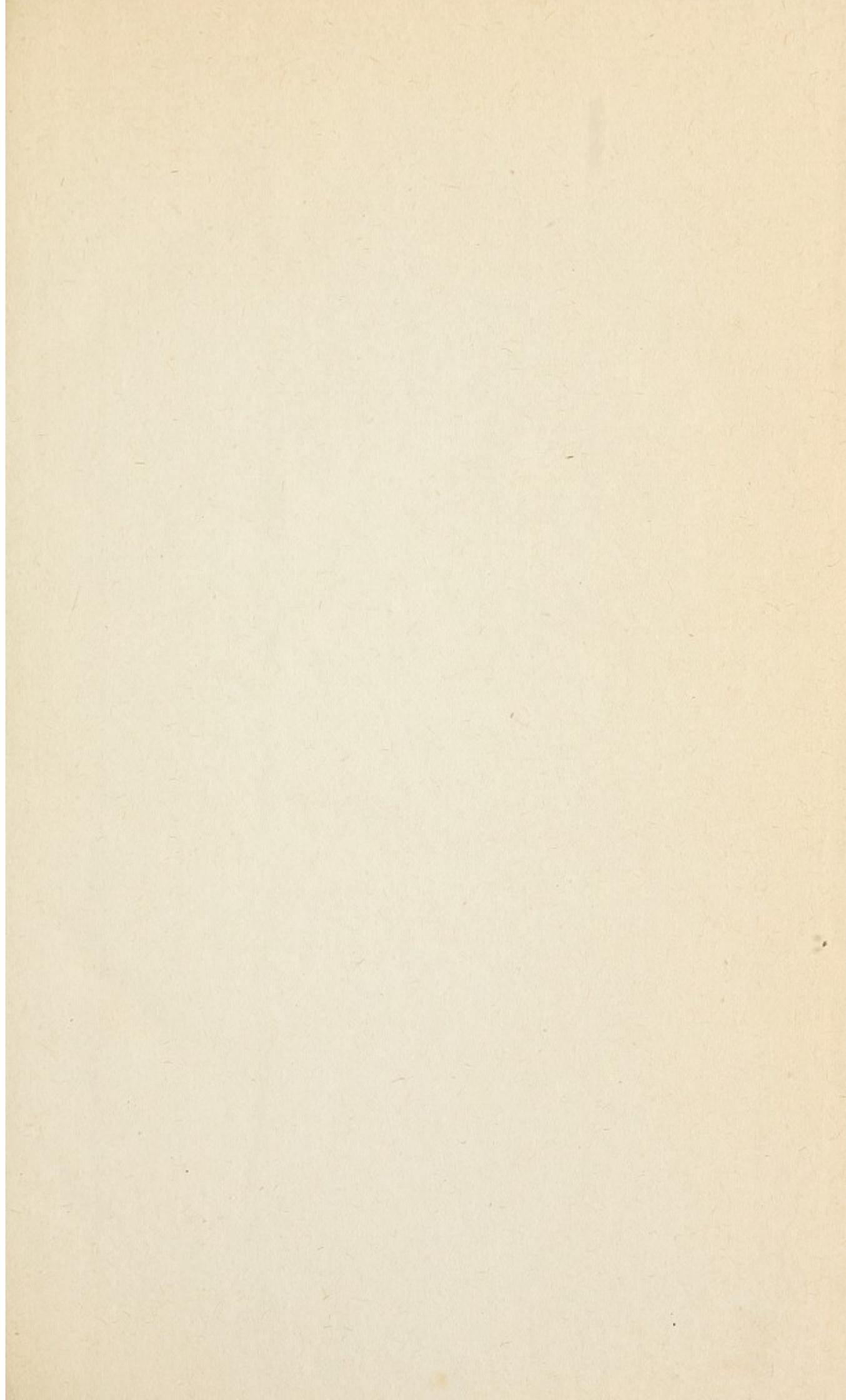


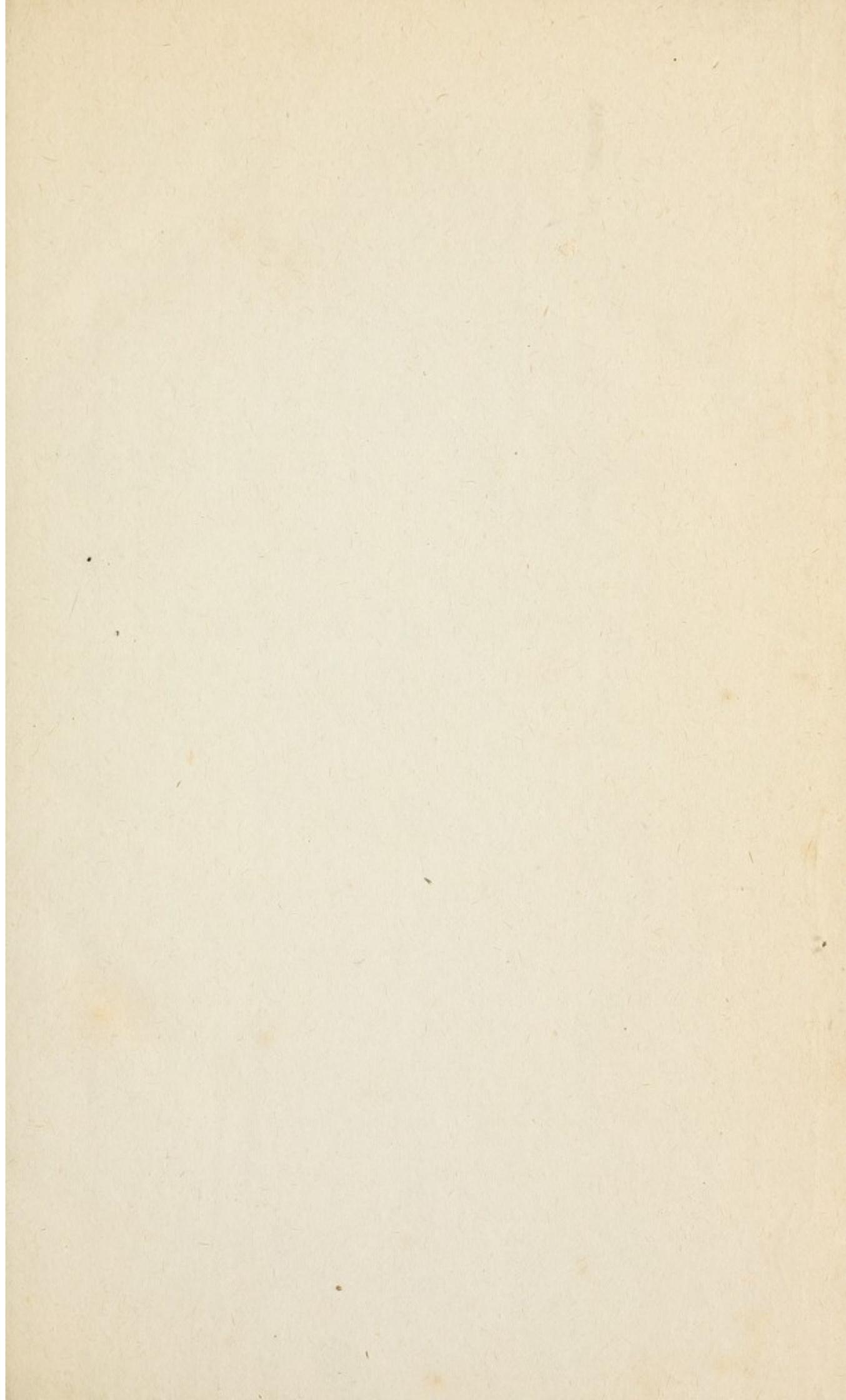


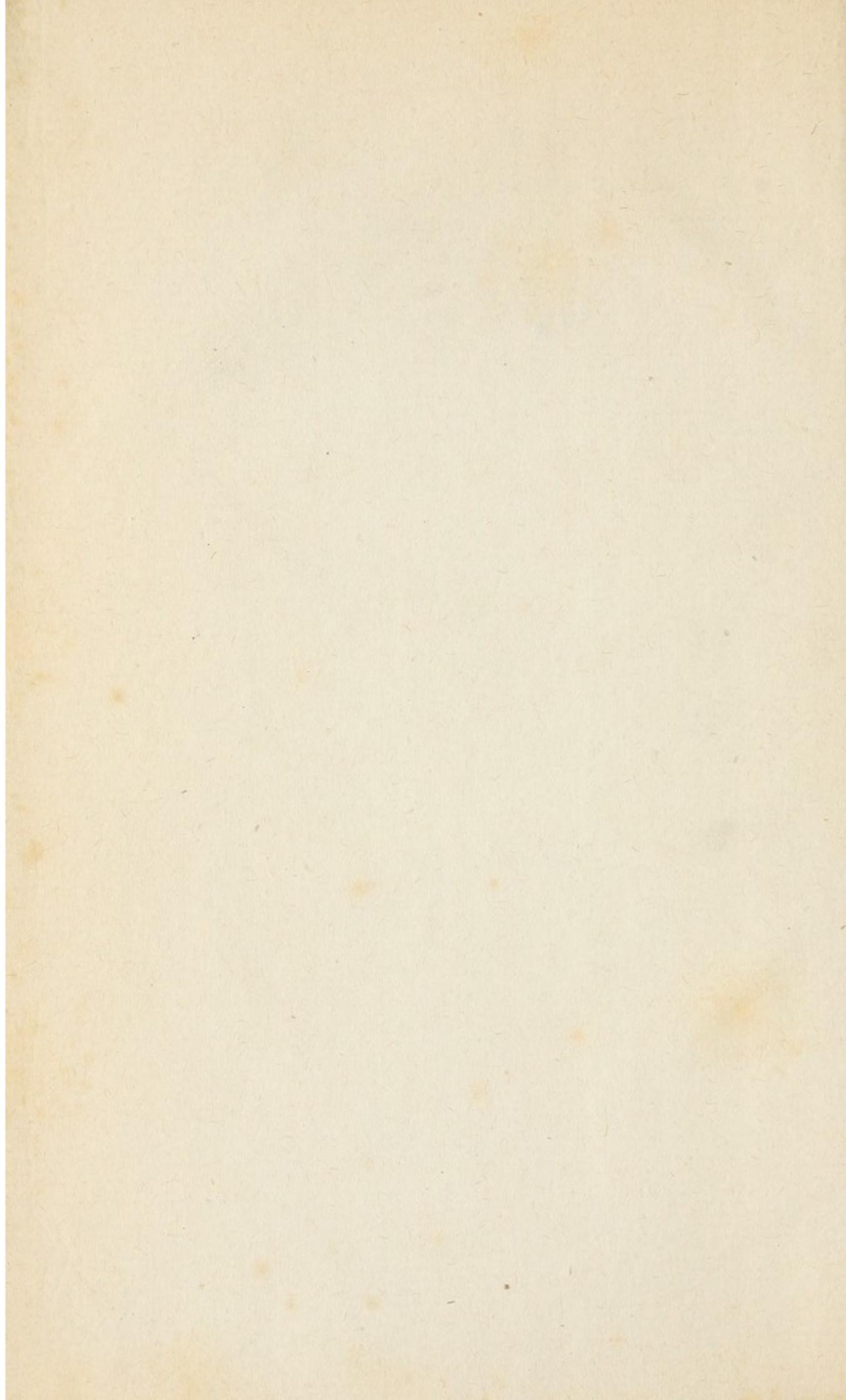


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa









RECHERCHES

SUR

LES VAPEURS

LONDRES:

Imprimé par P. Goussier.

Chez P. LANGE, Libraire, rue de Richelieu.

1821.

MDCCLXXI

*Manuscrit
des Recherches*

RECHERCHES

sur

LES VAPEURS

RECHERCHES

SUR

LES VAPEURS.

Par M. BRESSY, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier.



A LONDRES;

Et se trouve ; à PARIS.

Chez P L A N C H E, Libraire, rue de Richelieu-
Sorbonne.

M. DCC. LXXXIX.

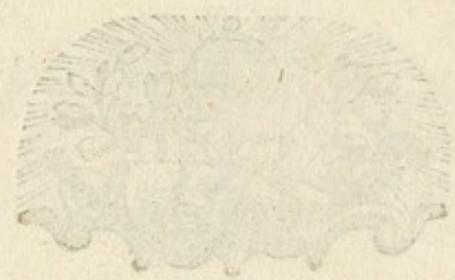
RECHERCHES

sur

LES VAPEURS.

Par M. BARRAS, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier.

1769



A LONDRES;

chez la Citoyenne, à Paris.

Chez P. L'ANCIEN, Libraire, rue de Richelieu.
à Paris.

M. DCC. LXXIX.

P R É F A C E.

J'AI tâché de dire en moins de mots possibles le plus de vérités possibles.

Je n'ai pas mis d'art pour classer mes recherches, j'ai désigné les différens sentiers que j'ai parcourus pour les faire, j'ai déposé chaque vérité où je l'ai trouvée.

J'ai été obligé de prendre des détours qui m'ont égaré loin de mon objet; je n'ai pas balancé de rendre ces écarts, j'y ai ordinairement glané quelque chose d'utile.

J'ai peu voulu prouver, parce que j'aurois seulement convaincu, en voulant le faire, que j'étois capable d'entasser beaucoup de matériaux pour former un gros ouvrage.

Les faits n'ont besoin que d'inspection pour être reconnus.

Les sciences de démonstration ne

sont composées que des faits mis à côté les uns des autres ; elles défilent seulement les yeux sur un fait par le secours d'un autre ; elles apprennent dans quelle situation il faut être posé pour l'appercevoir ; elles montrent ce qui échappoit & empêchoit de le saisir ; elles rendent sensible enfin ce qui peut réfléchir ce même objet. Telle est la science ; elle est simple en elle-même , parce que la vérité est simple : si on lui fait perdre ce beau caractère, elle est étouffée sous sa parure.

J'ai étudié & consulté uniquement la nature , & n'ai presque rien pris des autres, parce qu'un ouvrage de science qui n'augmente pas la somme des connoissances , est au moins inutile.

La mélancolie n'est pas précisément une maladie nouvelle , mais dans aucun siècle elle n'avoit été

P R É F A C E. *iiij*

aussi générale, & n'avoit eu autant d'intensité; de manière qu'on peut la regarder comme un fléau nouveau: il faut donc réunir tous les efforts pour l'anéantir, comme on le fait avec succès pour les affections vénériennes. Dans le grand nombre d'écrits qui ont paru sur cette dernière maladie, depuis qu'elle afflige l'humanité, on n'en trouve d'inutiles & de funestes que ceux sortis de ce corps obscur & rempli d'opprobres, formé par la vile foule de charlatans, amas de boue, qui, par un intérêt destructeur, infecte tout ce qu'il touche, & qui porte l'ignorance & la mort, où il faudroit porter la capacité & la vie.

Le régime que je prescris paroîtra à des hommes superficiels un cynisme de gourmandise: qu'ils réfléchissent, ils sentiront que je ne conseille pas les excès; que si je les présente pour exemple, c'est

pour montrer par le plus, le bien qu'on doit attendre du moins. Je n'ai pas cru devoir surcharger cet écrit des minutieuses distinctions, elles découlent naturellement des principes que j'ai établis.

J'ai dit une espèce de sottise, en annonçant que la nature n'avoit des autels chez aucun peuple. Il est vrai que tel que je le conçois, elle en a jamais eu; cependant d'un autre côté, je ne puis douter que presque toutes les divinités du paganisme ne fussent des fractions de la nature.





RECHERCHES

SUR

LES VAPEURS

CHAPITRE PREMIER.

Généralités.

LES tristes victimes de la maladie qu'on appelle *Vapeurs*, sont rangées par l'opinion dans la classe des individus pusillanimes dont l'imagination se plaît à créer des phantômes, & dont la manie est de se croire malades. Contrains par ce despote du cœur humain de cacher leurs maux, pour ne pas encourir un

A

ridicule plus insupportable qu'eux, ils gémissent en secret, & se nourrissent de leurs douleurs.

Il est temps d'abattre ce funeste préjugé ; ils doivent l'attendre. Le dix-huitième siècle dans lequel l'évidence porte son flambeau sur tous les phénomènes, ne s'écoulera sans doute pas, sans dissiper les soupçons ignominieux qui sont très-souvent, l'unique & cruelle consolation offerte à l'hypochondriaque.

Peut-être un tableau exact de ses souffrances attendrira l'humanité sur son sort ; l'intérêt qu'il inspirera, le lui rendra plus supportable ; il n'hésitera plus d'appeler à son secours l'art salutaire qui doit le soulager.

Le sommeil, la veille, le jour, les ténèbres, enfin tous les périodes de sa vie se passent dans une série de peines inappréciables. La crainte, l'horreur, les remords, le dégoût d'être, le poursuivent pendant la nuit, l'agitent, le privent d'un repos nécessaire ; ses mem-

bres arides cherchent vainement une fraîcheur bienfaisante ; si quelquefois , dans la rigueur de l'hiver , il reçoit l'impression d'un froid incommode à l'extérieur , il est dans le même temps tourmenté par une chaleur interne. Son ame en désordre ne trouve plus de subordination dans le corps qu'elle gouverne ; & se repaissant de lugubres objets qui remplissent pour elle toute la nature , elle n'a plus d'autre fonction dans ce corps délabré , que celle de sentir ses désordres & les douleurs qui en proviennent.

La détresse , le désespoir amènent ordinairement une sueur qui est suivie d'une foible tranquillité ; mais bientôt après un nouveau serrement s'empare du malade , il revient à plusieurs reprises , jusqu'au moment où un sommeil inquiet termine ces horribles crises.

Avec son réveil recommencent les peines de l'hypocondriaque. Les arts dans tout leur luxe , bien loin de lui fournir un objet de récréation , le dégoûtent ,

l'attristent. Un beau ciel, un soleil radieux, une campagne agréable, sont pour lui des monstres effrayans qui lui reprochent son existence. Tous les liens que la nature a rendus sacrés, ont perdu leurs droits dans son cœur flétri; ou s'il conserve quelques étincelles de ces affections délicieuses, son imagination les enlaidit, & il y trouve de nouveaux sujets de mélancolie. L'intérêt, le plus puissant mobile de l'homme civilisé, n'a aucun empire sur son ame, ou bien s'il en a, c'est pour alimenter ses craintes: il ne ressent des passions du reste des hommes, que ce qui peut le désoler; si elles n'étoient accompagnées que par le plaisir, l'hypocondriaque ne les connoîtroit pas: c'est en un mot, un être apathique pour tout ce qui n'est pas douleur, il ne lui reste de raison que pour calculer, favoriser ses peines, & s'en créer; l'imagination profonde & le génie dont il est toujours doué, lui servent à les aggraver, à les *orner* des attributs les plus

sur les Vapeurs. §

affreux. Ces dons célestes, qui font le bonheur de ceux qui les possèdent sans cette infirmité, ne font pour lui qu'une source fertile de malheurs.

§. I.

Simptômes.

Plusieurs individus sont tourmentés par tous les simptômes effrayans de cette maladie, mais d'autres les éprouvent avec moins d'intensité, & ils ne leur reviennent que par intervalle; cependant, en général, dans le paroxisme, les hypochondres se gonflent, la respiration est pénible, les soupirs, les sanglots même quelquefois annoncent les angoisses du malade; un poids, qui semble remonter du cardia jusqu'au gosier pour fermer l'orifice de l'arrière-bouche, l'importune & le suffoque; les yeux fixes, hagards, animés, brillans, tristes, peignent les souffrances du corps, les désordres de l'ame; certains rendent des vents, & en éprou-

vent un soulagement momentané (1) ; mais presque tous sont privés de cette douce moiteur qui lubrifie continuellement la peau des personnes saines. Leur pouls plein, ne diffère guère de l'état de santé : leurs urines claires, citrones, sans sédiment, sont abondantes : la constipation est ordinaire à nos malades. Ils mangent sans besoin & sans plaisir ; quoique portés à observer un régime sévère, ils peuvent impunément méfuser de tout ; ils ne ressentent pas précisément des douleurs de tête ; mais une stupeur, un tournoiement confus imprime un mal-aise inquiétant à cet organe. Lorsque les hypocondriaques ne sont pas exténués par leurs longues souffrances, ils sont plus vigoureux qu'ils ne seroient en santé.

Tant de maux réunis sur un seul in-

(1) La quantité d'alimens que les hypocondriaques prennent, ne suffit pas pour absorber en entier le gaz qui se dégage de leur estomach.

dividu , réclament tous les soins du Médecin , & méritent la pitié de ceux qui en font les témoins. Pour remplir la tâche du premier , il faut scruter avec soin les causes de cette infirmité , sa marche , & tous les faits qui peuvent éclairer l'art de guérir dans le traitement.



C H A P I T R E II.

Causes & Siège de l'Hypocondrie.

Tous les désordres qui bourrellent l'ame de l'Hypocondriaque, sont dus à un vice de *l'organe de la pensée.*

LA nature, ou pour mieux dire l'être créateur, a tellement combiné les ressorts de notre corps, que, lorsqu'ils sont dans leur parfaite intégrité, nous jouissons du plaisir d'exister; si le contraire arrive comme dans notre malade, l'existence ne fauroit plaire.

Les Médecins, les Penseurs, les Philosophes ont placé le siège de l'Hypocondrie dans les nerfs. Ces hommes célèbres ainsi que les esprits les plus vulgaires, conviendront qu'une maladie qui a lieu dans un corps animé, est nulle pour le cadavre. Il peut recéler quelquefois le germe de l'indisposition qui a anéanti

la vie, mais sa manière d'agir ne ressemble en rien à celle qu'il avoit lorsque le sujet étoit pourvu de vie. Il suit de-là qu'il faut être animé, qu'il faut être sensible, ou ce qui est la même chose, avoir des nerfs vivans, pour subir une affection pathologique..... En disant que l'hypocondrie est une maladie nerveuse, ils ont donc avancé une absurdité; ils auroient posé des principes plus justes, s'ils avoient seulement désigné la manière dont la substance nerveuse est lésée : il n'y a que le mode qui différencie les maladies, dans leurs principes elles sont toutes unes; les nerfs, ou la sensibilité, ou la vie, en sont l'origine.

Les nerfs sont donc affectés dans cette maladie comme dans les autres : mais comment, & dans quel organe ? En consultant scrupuleusement la marche des symptômes, nous trouverons que c'est une humeur erratique, qui porte son action dans l'organe de la pensée, qui en dé-

prave le mécanisme. Tel que l'humeur viciée qui , après une fièvre aigue, dénature la salive , & donne aux alimens un goût amer , ou tout autre ; ou tel qu'une lympe coagulée qui en empâtant le nerf olfatif dans l'enchifrènement, empêche de percevoir les odeurs ; tel encore que le bruissement qu'occasionne un métastase humoral dans l'oreille : l'œil dans l'ictère fournit une comparaison plus précise ; les objets sont représentés en jaune dans cette maladie. Comme nous ne pouvons rendre sensible l'inconnu que par le connu , le prisme en dénaturant la lumière , donne une démonstration évidente de l'effet de l'humeur morbifique sur le cerveau. Il change la forme de tous les objets que l'on regarde à travers ; leurs situations sont inverses , leurs couleurs variées & décomposées ; de même l'humeur hypocondriaque multiplie les idées , & teint pour ainsi dire lugubrement la pensée.

Quoiqu'il ne soit pas précisément pos-

fible de déterminer la nature de cet humeur morbifique, il est facile de juger par analogie de son action, d'autant mieux qu'une connoissance plus profonde, qu'une analyse exacte n'éclaireroient pas le traitement. Il suffit de connoître de quelle manière s'opère la lésion dans un organe, pour y apporter le remède, si elle en est susceptible.

Les maux les plus communs à la classe sédentaire, sont le rhumatisme, la goutte qui diffère peu de lui, l'hypochondrie, d'autres douleurs & dérangemens qui examinés soigneusement, seront reconnus venir de la même source: en suivant la nature pas-à-pas elle fournira bientôt des données qui démontreront cette identité.

Observons un individu qui ait un émonctoire naturel ou artificiel, que l'humeur fournie par cet égoût, soit repêcutée ou tarie; si n'ayant plus son cours ordinaire, elle se porte sur les aponevroses, elle donnera naissance au rhu-

matisme ; si elle arrive sur les capsules articulaires , elle coagulera la sinovie , & produira la goutte ; si elle parvient sur la partie extérieure de la tête , on verra paroître une incommode céphalagie ; si elle s'arrête au contraire sur l'expension tendineuse des muscles frontaux, masseter, crotaphite d'un seul côté , alors la migraine tourmentera le malade ; si elle rentre dans l'intérieur du crâne , elle troublera le sens de l'imagination , dépravera par conséquent les pensées ; & , pour nous servir de l'expression vulgaire, elle rendra le malade hypocondriaque.

Parmi les remèdes qui opèrent la répercussion de l'humeur artritique ou autre sur le cerveau, le sublimé corrosif doit tenir le premier rang : voilà pourquoi on lui a vu opérer la guérison de la goutte , & d'autres douleurs chroniques : aussi voit-on des vénériens guéris par ce sel métallique , périr aux Petites-Maisons. Les aqueux, toutes les substances capables de diminuer les douleurs artritiques, char-

rient sur le cerveau cette humeur qui donne lieu aux fâcheux symptômes de l'hypocondrie, comme nous le prouverons ailleurs.

Parmi les égoûts naturels dont le reflux cause les vapeurs, il n'en est point qui les produisent plus sûrement que les ulcères chroniques qui viennent à la gorge, & qu'on a pris pour véroliques, jusqu'au moment où les Anglois ont appris à les distinguer. Cette maladie nouvelle n'est pas précisément bien connue, elle se joint souvent à une ex-
puration sanguine, qui peut être comparée au flux hémorrhoidal; elle alarme, & le Médecin qui la prend souvent pour une émophtisie, ou un avant-coureur de la phtisie, & le malade qui en est affligé. L'un & l'autre de ce flux, lorsqu'ils sont retenus, donnent inévitablement lieu aux vapeurs, plus rarement à des douleurs rhumatismales ou artritiques. Il est étonnant que cette maladie, commune aujourd'hui, n'ait pas encore été décrite.

Très-souvent les symptômes rhumatismaux & gouteux se déguisent de manière à échapper au Médecin; il est possible qu'on accuse alors mes principes d'être erronés; quoique je n'admette pas exclusivement la goutte & le rhumatisme capables de produire l'hypocondrie. Les réflexions suivantes répandront quelque jour sur ces affections chroniques & sur celles avec lesquelles elles peuvent se confondre. Il est selon moi constant que les maladies *barométriques*, c'est-à-dire, celles dont les symptômes douloureux se réveillent à certaines variations atmosphériques, sont dûes à une même cause.

Les cors sont produits par les fucs *onguleux*, ou cartilagineux, ou *tendineux*, ou peut-être *épidermiques*, qui s'étant épanchés dans les tégumens, y portent le siège du rhumatisme & de la goutte. La pierre, la gravelle ne sont le plus souvent que le produit de la goutte, dont les concrétions se sont déposées dans

la vessie & dans les reins. Ils ont trop d'analogie avec le tufus des articulations, sièges de la goutte & des ankiloses, pour ne pas provenir d'une origine commune; les cors ont un rapport très-remarquable, avec le nodus des tendons dans le rhumatisme.

Toutes ces infirmités ont de particulier de rendre sensible le changement de temps; c'est par cette raison que j'ai cru convenable de les appeler barométriques. Ainsi, la pierre, les graviers des reins, les ankiloses, les cors, exemptent de l'hypocondrie, lorsqu'ils occasionnent des douleurs dans leurs sièges. Plus on approfondira la nature de ces maladies, mieux on en reconnoîtra l'identité: je vais plus loin, je crois que toutes les maladies barométriques ne sont qu'une seule & même maladie, modifiée suivant le siège que l'humeur morbifique occupe.

Les variations de l'atmosphère font bien éprouver leurs actions à tous les corps de la nature, mais elles ne pré-

sentent pas un caractère uniforme ; c'est cette différence que les Physiciens ont faisie pour les mesurer : ainsi quoique le mercure se dilate par la chaleur , il sert à former le baromètre qui mesure la pesanteur de l'atmosphère sans avoir égard à sa dilatation. Au lieu que le thermomètre qui est inaccessible au poids de l'air ambiant, mesure la température. Il en est de même du corps humain ; la température y exerce bien toujours son action énergiquement , mais le poids & les fluides atmosphériques n'exercent leurs puissances délétère que sur certaines constitutions , ou sur un individu affligé de telle infirmité ; c'est ainsi que ce qui flatte le sens de l'un , devient dégoûtant pour un autre.

Lorsque l'observation appuie un fait, les systèmes & les hypothèses doivent se faire. J'ai donc observé que l'hypocondrie est produite par la même cause que la goutte, le rhumatisme & d'autres affections ; car j'ai vu une dissenterie
arrétée

arrêtée occasionner cette maladie ; ainsi, une humeur viciée est la source de différentes maladies qui prennent un caractère particulier dans chaque organe qu'elle affecte. Ce n'est pas toujours dans la suppression d'un émonctoire suppurant qu'il faut chercher la cause de la goutte, du rhumatisme, de l'hypocondrie, on la trouve souvent dans les évacuations cutanées, arrêtées partiellement ou en totalité, comme la sueur des pieds, &c ; cette interception donne très-fréquemment lieu à l'hypocondrie. Je me borne à énoncer ces faits dont tout Médecin attentif a été témoin ; car il est inutile d'employer des raisonnemens souvent impuissans pour démontrer des vérités que la simple inspection rend sensibles à quiconque veut s'en assurer. D'ailleurs le langage de la médecine a besoin d'être rectifié pour pouvoir rendre raison, sans équivoque, des phénomènes qui sont soumis à ses recherches. C'est pourquoi nous donnerons deux paragraphes ici ; le pre-

mier traitera des *sens factices* qui, selon nous, constituent les maladies; il tendra à confirmer nos observations sur les vapeurs: dans le second nous montrerons l'abus du mot sympathie, principalement employé pour expliquer les effets de l'hypocondrie.

§. I.

Des Sens Factices.

Pour classer un être dans la nature, après un examen exact de ses propriétés génériques, on le rapporte à celui avec lequel il a le plus de caractères communs. Les cinq sens, suivant ce principe, ont été réunis dans un seul genre qui est caractérisé par la faculté que le corps de l'animal a d'être affecté d'une manière propre à chacun: cette affection consiste en un tact, en un ébranlement de nerfs, déterminé analogiquement à la conformation de l'organe, ou du véhicule qui transporte la substance à

sentir. De même, par un vice de conformation, par un arrangement non-naturel des nerfs, par une substance nouvelle ou morbifique qui porte son action sur l'expansion nerveuse d'un organe, on acquiert l'idée d'une sensation inconnue; on ne peut refuser alors le rang de sens à cet organe.

Quand l'humeur goutteuse est cantonnée dans les articulations, ou que l'humeur rhumatismale est fixée sur les aponévroses & les tendons, elles y font recevoir l'impression du changement de temps, avant même qu'il arrive (1); ce que n'éprouvent pas les individus qui ne sont pas atteints de ces maladies. Cette

(1) *Avant même qu'il arrive* est une erreur, puisque s'il n'y avoit un changement de temps dans le moment que le malade ressent la douleur, on ne pourroit pas l'attribuer à la constitution atmosphérique, qui étant alors la même, ses effets ne pourroient changer. Mais telle est la manière de s'exprimer des malades, telle est même celle des Physiciens par rapport aux observations barométriques, ils veulent désigner que tel effet sera suivi de tel phénomène météorologique.

faculté sensitive, acquise par le moyen de la goutte, porte donc réellement le caractère d'un sens.

L'idiosyncrasie se réunit aussi dans la classe des sens factices; car si quelqu'un qui a une horreur innée des souris, se trouve auprès de cet animal, par une sensation qui lui est propre, qui lui est connue, il distinguera bientôt cette proximité sans avoir besoin d'un sens ordinaire pour en être instruit.

Le fromage est un aliment incompatible avec la disposition nerveuse de l'estomac de bien des personnes; car quoique déguisé dans d'autres alimens au point de n'être pas sensible au goût, parvenu dans ce viscère, elles ne tarderont pas à y reconnoître sa présence, par les efforts qu'il fera pour le chasser par les vomissement, ou par un mal-aise qui ne finira que lorsque ce mets aura été poussé dans ceux des intestins qui ne participent pas à cette répugnance.

Les sens *idiosyncrasiques* sont trop

connus & trop multipliés pour être détaillés ici.

Le sens factice le plus étonnant est celui par lequel les vaporeux reçoivent l'impression du météore électrique. Ce fluide, lors même qu'il n'est pas sensible aux sens naturels les plus délicats, décèle son abondance sur le corps des vaporeux, par une impression semblable à la sensation que produiroit un souffle légèrement chaud qui filtreroit à travers la chair; chez d'autres une irritation non-aigue, mais capable de causer un spasme, ne laisse pas ignorer l'action de ce fluide sur eux, tandis que ceux qui manquent de ce sens électrique, en sont impunément empreints. Cela doit faire présumer qu'en étudiant les sens factices, qu'en suivant leurs facultés, on pourra découvrir par leur moyen des substances inconnues jusqu'alors, & l'origine de beaucoup de maladies. C'est par les propriétés assignées à chaque sens, que les substances qui sont analogues à un or-

gane, sont quelquefois très-nuisibles à un autre; car si dans un même individu une humeur saine est portée sur un organe qui n'est pas destiné à l'élaborer & le nourrir ou la conserver, elle peut y devenir une cause de mort. Le serpent à sonnette se la donne en dardant son venin par une morsure, dans son propre corps. Les excréments, qui ne nuisent point aux intestins, répugnent à l'odorat & au goût, & sont incompatibles avec l'estomac. Le cérumen des oreilles qui est utile à ce sens, imprime au goût un amertume qui le fait rejeter; il est peut-être poison. Une maladie peut donc avoir lieu par le seul transport d'une humeur saine sur un organe avec lequel elle n'est pas analogue.

Les sens internes sont un autre genre qui comprend ceux qui combinent les sensations par le jugement, la mémoire & autres facultés de l'être pensant : ce sont eux dont le mécanisme est troublé dans les vapeurs. Si la mémoire veut

consulter l'ouïe , la vue sur des sensations éloignées , par le vice que la maladie lui fait éprouver , elle ne pourra plus y trouver que les objets tristes & hideux , les agréables échapperont à sa puissance. Si la *prévoyance* ou la *prescience* veut porter la vue , l'ouïe dans l'avenir , ces sens ne lui transmettront que des impressions désagréables.

Après un examen tant soit peu févère , on ne fauroit nier que dans une maladie , on éprouve des sensations inconnues en santé : il est probable que chaque maladie a un sens distinct qui seroit le signe pathognomonique le plus certain.

La plaie la plus légère constitue un sens sur lequel l'impression d'un corps quelconque donne lieu à des sensations absolument ignorées : cette impression peut être comparée à une espèce de goût qui lui donne un appétit pour les substances qui presque toujours deviennent des puissances curatives , tandis que certaines qui flattent le palais , l'irritent & la font contracter.

Cette doctrine est trop nouvelle & trop au-delà des idées reçues, pour pouvoir être analysée dans tous les phénomènes morbifiques : la conduire plus loin ce seroit courir le risque de devenir intelligible. Les vérités nouvelles ont besoin d'être répandues par gradation, pour ne pas être repoussées par les opinions régnautes.

Les sens sont donc divisés en sens naturels, au nombre de cinq ou plutôt de six, en sens idiosyncrasiques qui se décèlent par des répugnances, ou des appétits qui n'existeroient pas sans eux ; en sens pathonomonique qui sont dus à des affections morbifiques, en sens internes, pour les fonctions desquelles tous les autres coopèrent.

§. II.

De la Sympathie.

La Sympathie qui est d'une aussi grande ressource pour expliquer les phénomènes de l'æconomie animale, particulièrement

dans les affections hystériques & hypochondriaques, doit trouver essentiellement sa place dans nos recherches.

Quoique le mot sympathie soit reçu parmi les Médecins, pour désigner l'impression sur un organe par le moyen d'un autre, c'est encore une de ces expressions vuides de sens, dont on se servoit dans les siècles d'ignorance, où l'on attribuoit tous les phénomènes à des facultés occultes. Il est étonnant que les lumières de ce siècle n'aient pas proscrit ces propriétés aveugles admises dans l'enfance des sciences.

Les facultés idiopatiques & sympathiques sont regardées comme contraires: on entend par idiopatique, l'action & l'affection sur l'organe lésé; ce qui exprime très-bien cet effet; mais il n'en est pas de même pour la sympathie; on ne peut exprimer que d'une manière obscure par ce mot, les affections éloignées qui semblent rompre la chaîne des phénomènes ordinaires; il vient de deux mots grecs

qui signifient , *avec* , *affection* , ou affection également portée sur deux ou plusieurs organes à la fois ; ce qui est faux , les deux organes ne ressentent pas la même sensation ; dans bien des cas même , l'un reçoit la cause & l'autre seul éprouve un effet sensible , selon même l'explication ordinaire de ceux qui ont écrit sur ce phénomène : cela démontre évidemment combien cette dénomination est erronée.

Que les Médecins suivent l'exemple des Physiciens ; ces derniers n'emploient plus *l'horreur du vuide* , pour expliquer l'action des pompes aspirantes : qu'ils n'emploient pas non plus , pour expliquer un phénomène physiologique , la *sympathie* : qu'ils ne retardent pas par-là les progrès d'une science bienfaisante : & qu'on n'ait plus à rougir en se servant d'une expression qui n'entraîne qu'illusions. Considérons plutôt qu'un organe a besoin , pour être dans son intégrité , du concours de la structure saine d'un autre organe.

En donnant de l'extension à cette vérité, on voit, par exemple, que pour former un cerveau, il faut un estomac, le plexus nerveux de ce second viscère n'est absolument que la prolongation du premier; si l'on retranchoit cette partie au tout cerveau, il seroit mutilé, & cesseroit d'être dans son entier. En distinguant les parties propres d'un organe dans un autre à qui elles viennent prêter leur secours, on éviteroit de recourir à la fausse & barbare explication des sympathies. Cette doctrine erronée seroit anéantie si les Physiologistes ne renfermoient pas un organe dans un espace limité, si, dis-je, ils le conduisoient jusqu'aux diverses ramifications qui dans la plûpart (des organes) exécutent plus les fonctions que la racine, pour ainsi dire, dont ils proviennent, qui n'a souvent d'autres usages que celui d'alimenter, d'entretenir ses différentes subdivisions.

Parvenu par des recherches exactes à la connoissance des distributions ner-

veuses qui donnent la sensibilité à chaque partie, on aura fait faire à l'art de guérir les progrès qu'on attend, presque sans succès, depuis Hippocrate.

Les puissances curatives sont prises, en très-grande partie, dans les remèdes internes; elles agissent en purgeant, en irritant, en corrigeant les humeurs, ou, pour me servir des principes reçus, en agissant sympathiquement sur l'estomac. Cependant les Médecins n'ignorent pas qu'un grand nombre de maladies est purement mécanique, sans aucune altération dans les humeurs, telle que l'apoplexie, l'asphixie, &c. Toutes ces maladies & d'autres produites par un stimulus local, céderoient à une simple manœuvre mécanique: il est surprenant que cette classe de Médecins, qui avoit adopté la doctrine de Boerhaave, n'ait pas rendu à l'art l'important service d'introduire, dans la pratique de la médecine, la mécanique dont ils se servoient pour étayer leurs faux systèmes. Les loix hydrauliques

qu'ils trouvoient dans la circulation du sang, auroient dû leur faire concevoir qu'en liant les carotides, on empêcheroit le sang d'être porté au cerveau par ces artères; que les veines exécutant seules leurs fonctions, elles le rapporteroient de la tête au cœur; que par-là le cerveau feroit bientôt débarrassé: & que quand ce secours feroit trop lent, on pourroit ouvrir la jugulaire ce qui hâteroit l'opération, & produiroit un prompt soulagement.

Les remèdes internes, dans ces circonstances, sont des moyens sur lesquels un Médecin raisonnable doit peu compter.

La saignée, quoique le plus puissant, & quoique prise dans la classe des mécaniques, suffit rarement.

Ouvrons de nouvelles carrières à ceux qui pratiquent l'art salutaire de la médecine; oublions à jamais la doctrine futile de sympathie; ou si un respect pour son ancienneté, nous la fait conserver,

qu'elle ne nous aveugle pas; qu'elle ne nous fasse pas si souvent appliquer le remède, où n'est pas le mal; qu'un scalpel adroit & savant mette à découvert les organes de la sensibilité; alors le principe de vie en notre puissance, en interceptant son cours, nous arrêterons les inflammations & les accidens qui en font les suites. Lorsqu'ils survient un violent tétanos, après une piqure au pied, lions la division du nerf sciatique, qui a été piquée, & cette terrible maladie cessera.

Toutes les fois que les nerfs, les artères & les veines qui se distribuent à la partie malade, seront en notre puissance, nous pourrons, en suspendant leurs fonctions, rétablir l'harmonie qui constitue la santé.

Les expériences modernes attestent que la sensibilité est éteinte dans un organe, dans un membre, lorsqu'on lie le nerf qui y porte ses ramifications.

Harvée a démontré le premier cette

fameuse circulation du sang qui se fait par le moyen des veines & des artères ; il a prouvé que les premières le portent des extrémités au cœur, tandis que les secondes le distribuent du cœur à tout le corps.

Une inflammation locale présente toujours une accumulation de sang ; si elle menace la vie du malade, liez l'artère qui la fournit, & la veine ne tardera pas à diminuer cette tumeur sanguine.

Quoique les vapeurs reçoivent leur développement par l'affection des nerfs qui forment le plexus nerveux de l'estomac & de l'utérus, le tronc de ces nerfs n'étant pas en notre puissance, il nous est malheureusement impossible de porter ce secours aux malades attaqués de cette maladie : d'ailleurs l'estomac ne peut se passer de vie. Cependant dans le cas de manie, de folie, cas où le sang surcharge le cerveau, l'on pratiqueroit en apparence avec succès la ligature des carotides, ainsi que dans le délire, l'inflammation

du cerveau, & un grand nombre d'autres cas où la vie est attaquée dans sa source; quelquefois même dans les douleurs insupportables de goutte, une ligature analogue au siège du mal soulageroit tout-à-coup le goutteux. L'épilepsie dont on arrête, dont on empêche même les accès par la ligature des extrémités, trouveroit un moyen vainqueur dans la ligature des nerfs des extrémités, lorsqu'on pourroit découvrir que la cause morbifique y est développée. Malgré qu'il ne soit pas possible d'arrêter le cours de la vie, dans les nerfs qui portent les affections d'un organe dans le cerveau pour former les vapeurs, nous proposerons dans le chapitre qui traite de la curation, un procédé qui y équivaldra.

La douleur, la répugnance pour les incisions mettront inmanquablement un obstacle à la perfection de cette nouvelle & précieuse branche de l'art de guérir.

Le Médecin, dans cette carrière, artiste intelligent, guidera avec sagacité
les

les phénomènes de la vie, & en touchant les instrumens qui la départent, il la graduera selon le besoin.

C'est une conquête pour la chirurgie, qui lui étend son domaine, & lui fournit une ample application de ses travaux anatomiques.

Les terribles maladies que l'on peut combattre par ce moyen, engageront leurs malheureuses victimes à se soumettre à une opération moins douloureuse & plus certaine que bien d'autres qu'on emploie tous les jours, tel que l'application du moxa, qui est cependant un puissant secours; il opère précisément un effet contraire à la ligature, il accumule une somme de vie, capable de rendre la nature victorieuse des puissances morbifiques, là où elle auroit été trop foible sans ce procédé.

Les progrès de l'art de guérir me touchent trop, pour n'avoir pas saisi l'occasion de mettre au jour, des idées qui peuvent agrandir ses ressources curatives. Puissent

ceux de mes Confrères qui me liront, sentir la nécessité de démontrer anatomiquement ce qu'on explique par le mot sympathie; & que l'anatomie qui jusqu'ici n'a presque rien ajouté à la pratique de la médecine, serve de base à la doctrine des phénomènes de la vie.



CHAPITRE III.

Des Erreurs du Traitement Actuel.

JE discute les erreurs du traitement actuel, non pour m'ériger en censeur, mais pour répandre plus de clarté sur l'importante matière que je traite.

Tous les Praticiens s'accordent à ordonner les bains froids ou chauds pour le traitement des vapeurs, l'une & l'autre de ces pratiques sont vicieuses & nuisibles au malade; une attention sévère l'apprendra à ceux qui les ordonnent.

§. I.

Des Bains Chauds.

Le bain chaud est par lui-même plus funeste que le bain froid, les Médecins font assez d'accord là-dessus; il est cependant difficile d'en donner la raison,

du moins personne ne l'a fait encore d'une manière satisfaisante.

D'après mon expérience personnelle je puis assurer que c'est la matière de la chaleur qui aggrave les symptômes vapo-
rifiques , en occasionnant une plethore *ad vasa*. Non-seulement le bain chaud n'aug-
mente pas la déperdition cutanée dans
les sujets vaporeux , mais il la diminue ;
non-seulement il ne calme pas l'impétuo-
sité de la circulation , mais il l'accélère.
Il raréfie le sang & les autres liquides ,
tandis que , par son stimulus , il conserve
dans leur calibre les vaisseaux contre les-
quels les humeurs raréfiées pressent for-
tement , particulièrement ceux contenus
dans la boîte osseuse qui forme la tête :
de-là vient que tous les symptômes alar-
mans de l'hystérique prennent leur in-
tensité à la suite de ce bain. Il paroît
que la matière calorifique étant absorbée ,
augmente le foyer de la chaleur dans
cet individu qui en est déjà surchargé ,
puisqu'il lui doit en partie toutes ses
infirmités.

Personne n'ignore que le tempérament mélancolique est totalement opposé aux autres tempéramens ; cette disparité ne se trouve en aucun cas , plus faillante que dans l'usage des bains tièdes qui étant d'un grand secours dans toutes les inflammations, nuisent aux hypocondriaques, quoiqu'ils soient pourvus d'un surabondance de chaleur. Ce fait donne à présumer qu'il y a une grande différence entre l'inflammation & ce que nous pourrions appeler échauffaisons ; dans l'inflammation, un ferment ou corps étranger détermine une putréfaction, une érosion, ce qui s'exécutant dans un organe vivant, doit produire une irritation d'où naît la chaleur ; car on pourroit poser pour principes que partout où il y a irritabilité, il y a excès de principe vital ; par-tout où il y a excès de principe vital, il y a surabondance de chaleur. Les bains alors disséminant uniformément la chaleur, tant en s'en emparant, qu'en calmant l'irritation locale par le relâchement des

parties , & par la dissolution du stimulus qui l'a produite , tandis que chez l'hypocondriaque , l'excès de chaleur est tempérament , elle lui est propre , comme la couleur jaune de la peau l'est à l'ictérique.

Il suit de-là que le malade affligé de cette maladie semble avoir une grande tendance à absorber la chaleur : on seroit tenté de croire que l'absorption de la chaleur est précisément l'effet physique de son mal , ce ne seroit peut-être pas trop s'éloigner de la vérité en comparant le vapoureux à l'hydropique. Dans l'un, c'est une accumulation d'eau qui forme la maladie , dans l'autre , une accumulation de chaleur qui ne seroit pas mal nommée *thermopique*.

Le parallele de ces deux maladies va plus loin ; la première doit son origine à une humeur répercutée ou arrêtée qui , dans un tempérament prédisposé , porte son action sur le tissu cellulaire , & détermine l'infiltration ; dans la seconde, comme

nous l'avons souvent répété, c'est aussi une humeur répercutée qui accumule la chaleur sur l'organe qui en est susceptible. Comme le tissu cellulaire filtre par la transpiration insensible & par la sueur, l'humide; l'organe de la vie, le cerveau & ses divisions sécrètent la chaleur: ainsi, l'un & l'autre de ces organes peuvent être obstrués par la substance qu'ils élaborent, qu'ils départent au reste du corps, où ils la tiennent dans un juste équilibre.

Quoiqu'on ne puisse pas donner une démonstration rigoureuse de ce phénomène, à cause de la grande incoërscibilité de la chaleur, les probabilités semblent l'étayer, l'inspection seule du malade la décèle, la dénomination de vapeurs l'appuie encore. Le malade dit ordinairement: *il me prend des feux, des bouffées de chaleur me montent de l'estomac à la tête; & puis cet excès de vie qui est au-dessus de la puissance organique*

de l'individu malade, ne provient-il pas d'une surabondance de chaleur?

Les Anciens, les plus célèbres Philosophes ont désigné la vie par la chaleur, effectivement nous cessons de vivre lorsque le foyer calorifique est éteint en nous.

L'expérience & la raison prouvent donc que les bains chauds sont funestes aux hypocondriaques; les bains froids, sans avoir les inconvéniens d'accroître la chaleur en ont un qui produit à-peu-près le même effet par une vertu analogue.

§. II.

Des Bains Froids.

Le bain froid est tonique, il augmente la force, il endurecit; le vapoureux qui en a déjà trop, qui demande à être relâché, ne peut bien se trouver d'un pareil traitement.

Le sang chez lui, gorge les sinus ca-

pitaux, la pression de l'eau baignante, le rigor le font refluer avec force dans ces sinus; il arrive même souvent qu'ils répercutent l'humeur artritique ou rhumatismale dans la tête; & le malade bien loin d'avoir gagné de l'amélioration dans son état, se trouve frustré dans son attente, & gémit de sa situation aggravée.

Ils ont paru avoir quelques succès, du moins M. Pomme les a beaucoup vantés; mais il aura confondu une espèce d'apathie, une indolence mélancolique, une flaccidité cachectique avec les vraies vapeurs; alors les toniques doivent produire les miracles que nous raconte M. Pomme.

En général toutes les maladies, particulièrement les chroniques donnent un caractère de tristesse aux malades, ce qui aura fait prendre à certains Médecins, les symptômes d'une autre maladie, pour les vapeurs: l'administration des bains froids aura convenu à la vraie maladie, & par

cette méprise, on aura cru guérir les vapeurs, tandis que ç'aura été toute autre maladie; c'est cette erreur qui a fait tant de partisans aux bains froids.

§. III.

Régime & Remède.

Les boissons chaudes sont encore un abus, ou plutôt c'est une négligence de la part des Médecins traitans qui, quoiqu'ils ne les ordonnent pas, sont peu soigneux de les défendre; en cela, si nos principes sur la chaleur sont vrais, comme l'expérience l'atteste, ils errent. Quelques anti-spasmodiques énergiques que le malade prenne dans une potion chaude un peu copieuse, il n'en éprouve que peu ou point de soulagement, & quelquefois elle aggrave les symptômes. On attribue ce manque de succès à la *bizarrierie de la maladie*, au peu d'efficacité des anti-spasmodiques; l'une & l'autre sont accusées à tort. On ne peut juger

fainement d'un remède , qu'en éloignant soigneusement la matière de la chaleur.

La soupe est un mets que l'on regarde comme sain : l'ancien usage qu'on en fait , contribue à lui mériter une vénération qui ne permet pas de scruter ses bienfaits.

L'économie grossière, une ressource peu coûteuse pour nourrir les esclaves, auront donné naissance à cet antique & pitoyable ragoût.

Il est vrai cependant qu'une tisane , qu'une décoction de viande est un composé nourrissant & restaurant , qui fait le plus grand bien à ceux qui le prennent à propos.

Sans pousser plus loin mes réflexions , sur une patée lourde , qui ouvre toujours un diné , même le plus délicat ; il est essentiel d'assurer les vaporeux que ce plat ne peut être mangé que chaud , & sans être uni à un aliment frais tel que le pain ; par conséquent il doit leur nuire par la trop grande quantité de parties calorifi-

ques qu'il peut leur transmettre ; d'ailleurs la soupe ne sauroit égayer.

Sans l'absurde & suranné respect consacré par une longue tradition, & sans une habitude prise avant l'âge de réflexion, elle seroit proscrite de la table du citadin, & reléguée dans la chaumière où elle a pris naissance, pour exercer l'estomac robuste du campagnard qui chercheroit vainement une nourriture qui la remplace ; parce que la vigueur & l'exercice du payfan demandent des alimens qui ne se consomment pas aisément, & qui le nourrissent bien ; & il trouve dans celui - ci un corroborant économique.

Comme la force de l'habitude prévaut souvent sur la nature primitive, quelques personnes qui s'en sevreroient, pourroient bien éprouver de légers accidens qui ne sauroient avoir de suites fâcheuses.

Les alimens doux, fades, le laitage, les végétaux, l'eau pure pour boisson

ordinaire ne conviennent pas aux vapoureux; en parlant du traitement dans le chapitre suivant, nous en donnerons les raisons; si elles ne sont pas convaincantes les faits y suppléeront.



(1) Le mot de mot moxa, pour désigner la brûlure faite par une substance inflammable de forme conique, quoiqu'il soit le mot moxa lui-même, dans le nom d'une machine conique qu'on emploie dans le traitement des brûlures de cette espèce d'usage, mais comme la méthode à pris ce secours des Chinois, on conserve le mot de la substance qu'ils emploient, qui est devenu brûlure, et pour désigner le point la matière inflammable.

CHAPITRE IV.

De la Curation.

D'APRÈS nos données, il est évident que la première indication à remplir dans le traitement des fortes & continuelles attaques thermopiques, est de rappeler l'humeur rhumatifante ou artritique dans un siège où la matière morbifique soit moins funeste aux malades. On y réussira par l'application des rubéfiants & synapismes aux extrémités.

On doit avoir quelquefois recours aux émonctoires, tels que le cautère, le séton, le cautère actuel par le moxa (1),

(1) Je me sers du mot moxa, pour désigner la brûlure faite par une substance inflammable de forme conique, quoique dans le vrai, le mot moxa soit le nom d'une matière cotoneuse qu'on retire, dans la Chine, au-dessous des feuilles d'une espèce d'armoïse; mais comme la médecine a pris ce secours des Chinois, on conserve le nom de la substance qu'ils emploient, qui est devenu générique & pour l'opération & pour la matière inflammable.

soit par un cylindre de coton, soit par quelque composition pyrotechnique, faite avec la poudre & tout autres substances inflammables. Cette méthode de former le moxa, a un avantage sur celle des Chinois, en ce que l'eschare est plus profonde, & la brûlure plus prompte, le génie du Médecin lui fera varier ce procédé selon les indications: il trouvera dans la pyrotechnie des moyens multipliés pour s'adapter aux différens cas qui se présenteront à lui.

Si la pratique des Chirurgiens n'offroit des exemples fréquens des brûlures faites par la poudre, je m'étendrois sur un moyen que je crois avoir employé le premier.

Lorsque l'usage de la brûlure sera plus généralement adopté, on verra alors que le choix de la substance inflammable n'est pas indifférent. Mais jusqu'au moment où les recherches sur cet objet auront acquis leur perfection, la détonation subite de la poudre fournira un

moyen prompt d'opérer la révulsion demandée.

Comme il a été déjà dit, la plaie est un sens sur lequel les substances agissent comme dans le goût : l'air dans les pays chauds, qui baigne une plaie ou la peau imparfaite, tendre & sensible d'un enfant nouveau né, qui n'est pas encore défendue par la compacité de l'épiderme, donne lieu au tétanos. Dans les climats moins chauds, la même constitution atmosphérique, ou peut-être une autre, produit une sensation sur une plaie qui détermine les symptômes des vapeurs. En saisissant cet effet pour nous guider dans la curation, nous n'avons qu'à mettre les nerfs à découvert par un épispastique ; nous savons que l'opium stupéfie les nerfs, qu'il empêche l'action des irritans sur eux ; appliquons cette drogue sur la plaie nouvellement faite, leurs bouches absorbantes porteront à leur racine commune, au cerveau, ce baume du repos. Par ce moyen, sans troubler les organes
de

de la digestion, qu'on intervertit trop souvent, on usera d'un remède efficace, & la suppuration dont il sera suivi, débarrassera le cerveau de l'humeur morbifique dont il est abreuvé.

Cette méthode équivaldra à la ligature qu'il n'est pas possible de pratiquer dans le cas de vapeurs. Il n'est pas indifférent d'appliquer indistinctement l'épispastique sur toutes les parties, cependant l'expérience ne nous a pas encore appris où l'on devoit l'établir dans un cas donné.

Le nez contient une expansion nerveuse presque à nu, qui est très-proche de son origine; aussi l'application des narcotiques, des fumées des matières animales sur le nerf olfactif, soulage les vapeurs dans leurs accès. Le tabac ramène les esprits; en distendant il procure une moiteur salutaire à ceux qui en prennent le matin lorsque leurs sens sont engourdis; il sembleroit même par la sensation qu'ils éprouvent alors, que le cours des fluides

est différent dans le sommeil , de celui de la *veille*.

Une plaie rend les vaporeux plus accessibles aux variations météorologiques ; il est important de les en défendre par des remèdes qui aient une action capable d'en triompher ; l'opium remplira cette indication.

Pour le dire en passant, on voit par l'analogie du tétanos survenu après une piqûre au pied , le rapport immédiat qui existe par les conduits nerveux qui aboutissent de la tête aux pieds , ce qui vient à l'appui de la grande tendance qu'a l'humeur goutteuse d'être portée par cette voie dans la substance du cerveau. Ainsi, il est très-important d'établir la transpiration aux pieds , à quoi l'on peut parvenir en ramollissant la peau par des lotions émollientes & anodynes. Il est prudent de ne pas appliquer directement sur la peau des pieds, des bas dont la matière colorante soit astringente , il faut alors les garantir par

des chaufsons de laine, de coton, de fil non coloré. Ce défaut de précaution fait plus de mal, qu'on ne seroit tenté de le croire d'abord.

On trouvera toutes les puissances curatives dans les paragraphes qui traitent des six choses non-naturelles avec lesquelles elles auront un rapport.

Auparavant d'avoir recours à des topiques aussi douloureux, aussi actifs que les synapismes & les cautères, il faut tenter un régime anti-spasmodique; il suffit très-souvent seul : il consiste à choisir dans ces six choses que les Médecins appellent *non-naturelles*, [qui seroient bien mieux appelées les six besoins de l'animal], tout ce qui peut convenir aux vaporeux, les calmer & les guérir, qui sont;

- 1°. L'air.
- 2°. Les alimens.
- 3°. Les sécrétions, les excrétions.
- 4°. Les passions.
- 5°. L'exercice, le repos.
- 6°. Le sommeil, la veille.

§. I.

De l'Air.

L'atmosphère doit être humide, en état de lubréfier la peau, d'en corriger la grande rigidité, & en l'amolissant, donner issue à une transpiration bienfaisante ; il faut pour cela que la température ne soit pas trop froide: par exemple, Paris & Lyon, par leurs situations sur des rivières, par leur climat, par leur population, sont deux villes qui conviennent parfaitement aux vaporeux.

Il est important que ces malades vivent dans un pays où la population est considérable, tant par ce qu'ils ont d'objets de dissipation plus à leur portée, que parce que la perspirabilité étant plus grande, elle détermine la transpiration en formant un bain qui devient ferment de cette évacuation.

Les Philosophes ont observé sagement que l'ame acquéroit un plus vaste déve-

loppement, là où les hommes sont amassés en grand nombre ; ils se prêtent mutuellement des facultés intellectuelles qu'ils n'auroient pas, s'ils étoient isolés ; tel délireroit dans la solitude, qui enfante dans une cité bien peuplée des projets utiles à la société, & jouit du plaisir d'avoir concouru au bonheur de ses semblables.

Les vents secs, ceux du nord, tous en général, suivant la région où se trouve l'hypocondriaque, sont susceptibles de lui nuire ; il faudroit avoir des connoissances que les Physiciens sont bien loin de posséder, pour désigner dans un pays donné à quel vent les hypocondriaques doivent leur crise : il n'y aura qu'une longue observation qui pourra opérer ce grand ouvrage. Il est constant que dans tous les pays les personnes attaquées de douleurs, les ressentent fortement aux époques des variations de l'atmosphère. Si ces faits étoient étudiés avec soin, ils répandroient un grand jour sur la physique générale, & sur l'œcono-

mie animale : un tel vent affecte les goutteux, les rhumatiques, tel autre les lunatiques, celui-là les enkilosés, un autre détermine l'apoplexie, la paralysie.

Il est probable qu'ils entraînent avec eux des miasmes délétères qui portent une action mal-faisante dans un corps prédisposé; car en bien observant, on voit que ce n'est pas toujours le même vent, dans un même pays, qui renouvelle les anciennes douleurs; mais ce qui est plus ordinaire, c'est que les personnes infirmes ne se trompent pas sur les variations de l'atmosphère, & prédisent le changement de temps (1).

L'hypocondriaque est affecté dans les temps orageux; selon les apparences c'est la matière électrique qui opère cette affection; quelque vent qui règne alors suivant les pays qu'il habite, l'effet sur lui est constamment le même; nous en par-

(1) Voyez la note du §. I. chapitre II.

lerons en traitant de l'action de l'électricité.

Les Chymistes ont reconnu que certaines substances sont plus évaporables que les autres ; ce fait est sensible à ceux même qui n'ont pas intention de le vérifier. Si on laisse dans deux vases égaux, une égale quantité d'encre dans l'un, & une égale quantité d'eau pure dans l'autre, celui qui contient l'encre fera bien plutôt abandonné par cette liqueur, que l'autre ne le fera par l'eau. Il est probable que l'encre contenant une plus grande quantité de substances étrangères, donne à l'atmosphère la puissance de dissoudre l'eau, leur véhicule, plus promptement que si elle étoit pure, ou empreinte d'une autre substance. Sans entrer dans des détails absolument étrangers ici, nous pourrions affirmer qu'une substance facilite, accélère l'évaporation plus qu'une autre, c'est-à-dire, que cette substance donne plus de facilité à l'atmosphère pour dissoudre les liqueurs & s'en saturer.

Il faut donc que les vaporeux soient empreints d'une substance qui ne donne pas de prise à la force dissolvante & attractive de l'atmosphère, ou peut-être le défaut de transpiration est-il dû chez lui à la force organique du système vasculaire lymphatique, ou plutôt à une électrisation en moins qui empêche la circulation dans les vaisseaux capillaires de l'intérieur à la surface du corps: je propose ces doutes, afin que les observateurs réunissant leurs lumières, parviennent à découvrir le vrai.

La bile dominant dans les tempéramens mélancoliques, les vaisseaux lymphatiques, tout le tissu de la peau en sont gorgés; les substances grasses & huileuses, étant moins évaporables que les aqueuses, les vaporeux doivent nécessairement peu transpirer. Ce qui vient à l'appui de ce fait, c'est que le peu de transpiration de ces malades est onctueuse; s'ils font usage du vin, ces parties

huileuses seront rendues plus fluides, & en état d'être transpirées.

§. II.

Des Alimens.

Dans la nombreuse classe d'alimens que les quatre parties de la terre offrent à l'homme, il s'en trouve aisément qui remplissent l'indication demandée. De tous, nuls ne conviennent mieux que les substances animales, les vaporeux dont la vigueur de l'estomac est sans action par son apathie à écouter ses besoins, trouveront dans le tissu des viandes de quoi l'exercer; la salive abondante qu'ils rejettent souvent, les fucs gastriques qui leurs nuisent par leur abondance, seront absorbés par une quantité d'alimens, proportionnée à la leur.

Le travail de l'estomac soulagera inmanquablement la tête: ce n'est pas sans raison que le peuple, par une ancienne

tradition , pense qu'il faut faire manger de la soupe aux maniaques , c'est-à-dire , donner de l'action à l'estomac en le gorgeant ; il dit proverbialement *qu'il a la tête foible , parce qu'il a le ventre creux.*

La diète est d'un puissant secours en médecine , lorsqu'on a à combattre une plénitude humorale. Pourquoi la pratique contraire dans un cas opposé , ne peut-elle pas être employée avec succès ?

Les sucs animaux nourrissent mieux que les végétaux ; par leur force nutritive les premiers portent la vigueur du centre à la circonférence , & purgent , pour ainsi dire , par cette activité , la peau , en déterminant la transpiration , soit par une espèce de ferment ou de toute autre manière. Non - seulement il est essentiel de prendre une nourriture succulente , mais encore il faut la prendre abondante , néanmoins le faire par gradation , pour éviter des indigestions aussi rares que peu redoutables pour les vaporeux.

Quoiqu'on ait interdit à ces malades

l'usage du vin, comme irritant, aucune boisson ne leur convient mieux, sur-tout choisie analogue à leur état. Les bons Physiologistes ne peuvent nier que le vin ne soit calmant & stupéfiant. Lorsqu'un yvrogne chancelle, il n'est pas probable que ce soit par trop d'irritation, c'est plutôt par la stupéfaction des nerfs qui répandent la vie dans tout son corps : elle doit y être alors à demi-éteinte, ses membres n'exécutent qu'imparfaitement leurs mouvemens, il est, à proprement parler, attaqué dans cet instant d'une paralysie, d'une affection commateuse passagère qui se dissipera lorsque la cause sera détruite. Pour rendre ceci clair, il faut observer qu'il y a dans le corps animal deux puissances qui le font tendre à persévérer dans son être; la première est le principe de vie qui est porté dans toutes les parties par les nerfs; la seconde, une force de végétation qui s'exécute par le système vasculaire. Il suffit, pour que cette dernière puissance conserve son action, que le mo-

teur d'où elle part, soit pourvu de la vie organique qui lui est propre ; cet organe, qui est le cœur, est le centre de la force végétante, comme le cerveau est le centre du principe de vie (1).

La paralysie des extrémités avec perte de sentiment, fournit une application simple de ces principes, soit que cette paralysie soit la suite d'une affection morbifique, ou qu'elle soit le résultat d'une ligature du nerf qui vivifie ces parties, faite à dessein.

Il arrive dans ces circonstances que le sentiment est absolument éteint, mais les veines, les artères & tout le système vasculaire circulent les humeurs de la même manière qu'en santé. Les deux questions que ce phénomène présente naturellement, sont de savoir si les fonctions des

(1) Ceci paroît contredire les principes que nous avons posés au chapitre II, que lorsqu'il n'y avoit pas de sensibilité, il n'y avoit pas de vie ; un moment de réflexion fera disparaître ce qui pourroit sembler paradoxal dans ce que nous avançons actuellement.

veines, artères & vaisseaux lymphatiques s'exécutent par une force organique, conservée dans ces membres quoique paralyfés, ou si ne servant que de canal, elles reçoivent simplement l'impulsion du cœur : dans cette dernière question les artères se rempliroient uniquement du sang qui y est dardé par le mouvement de systole, & les veines le rapporteroient par l'espèce d'aspiration de la diastole. Cette explication paroît très-bien quadrer avec l'état où doit se trouver un membre atteint d'une paralyfie complete, dans laquelle le membre conserve toujours la circulation; mais il est, en outre, nécessaire que le membre paralyfé ait une puissance vitale qui l'empêche de se putréfier, & qui soit à même d'opérer la nutrition & l'accroissement; comme on l'observe dans le fétus qui n'a, dans le sein de sa mère, que cette puissance végétative. Une huitre pour croître & se développer, & peut-être nombre d'animaux

n'ont que ce genre de vie ; le type de cette existence est parfaitement semblable à la végétation : les ongles croissent, les poils sont régénérés, la transpiration insensible, & enfin la nutrition ont lieu dans les membres paralysés & privés de sentiment.

Il y a donc très-certainement deux espèces de vie dans l'animal, la vie sensible, ou l'irritabilité, la vie nutritive & végétale ; ces deux espèces de vie peuvent perdre l'équilibre dans lequel l'auteur de toutes choses les a placées. Il en résultera alors différens symptômes, selon que l'une ou l'autre surabondera. Notre yvrogne, par conséquent, ayant éteint la vie sensible, en stupéfiant les nerfs, il ne doit plus lui rester que la vie végétante, vie dont le sommeil est le terme le plus rigoureux, c'est-à-dire, que cet état de l'homme est presque toujours une végétation absolue. Le vin opère sur les nerfs l'effet que produit une ligature dans

un membre donné ; il prive tout le corps de sentiment , comme l'autre en comprimant le nerf, en prive un membre.

La vie sensible étant en excès sur la vie végétante dans le vapoureux , le vin & les autres stupéfians font donc des moyens sûrs de ramener l'équilibre qui doit constituer la santé ; il concourra avec les autres moyens dont nous démontrerons la nécessité, à opérer une cure radicale.

Parmi les vins dont les vapoureux doivent faire usage , le bourgogné tient le premier rang , non les capiteux comme le macon, le vougeaux , le nultz , le baune ; mais les vins qui viennent immédiatement après , certains du Chalonnais, les premières qualités d'Auxerre , & autres petits vins agréables qui ne soient pas dépouillés de leurs parties rouges ; deux ou trois ans est l'âge qu'il faut préférer ; le bordeaux , qui l'emporte pour l'usage des personnes bien portantes, doit le céder aux vins ci-devant dénommés ; encore

faut-il que par un long trajet de mer ; & par un doux cahotement , il se soit dépouillé de parties rouges dont - il surabonde. Ceux qui ne connoissent pas les vins de Bordeaux & les petits vins de Bourgogne, feront étonnés que nous desirions spolier les uns de leurs parties rouges, pendant que nous conseillons de les conserver dans les autres. Le bordeaux dans sa nature est gros, il semble une bouillie rouge qui ne sauroit être agréable ni généreuse; tant qu'il la conserve, il n'est pas mûr, ou ce qui est la même chose, il n'est pas en état d'être bu.

En général tous les vins nommés froids conviennent très-bien à nos malades & à tout individu; les femmes ne doivent pas répugner d'en boire un tiers sur deux tiers d'eaux : en outre le vapoureux étant obligé d'user du régime animal, le vin lui devient indispensable ; il est mieux en état de dissoudre les sucres graisseux que l'eau, ils forment même ensemble une substance balsamique : les beaumes *amaritains,*

maritains, le baume lucatelli en font des exemples.

Les vaporeux feront deux bons repas, le dîner & le souper; ce ne sera que par ce régime qu'ils pourront avoir dans la suite des nuits paisibles; & s'il est vrai, comme il est déjà dit, que la matière arthritique ou rhumatifante, soit portée à la tête pour former le vaporisme, le régime prescrit doit renouveler les symptômes de la goutte & du rhumatisme; puisque selon les Médecins non-seulement ce régime entretient ces maladies, mais encore il y donne lieu.

On objectera judicieusement que c'est procurer un triste échange à nos malades; s'ils répondoient eux-mêmes à cette objection, il n'y auroit aucun d'eux qui ne préférât ces deux maladies.

Au lieu que le régime anti-phlogistique & végétal qui est ordonné dans le vaporisme, combat très-puissamment la goutte & défend de ses attaques l'individu qui l'observe; ainsi le vaporeux n'au-

roit pas d'espérer d'être délivré de cette maladie , parce que les extrémités , les articulations , les aponévroses seroient inaccessibles à des douleurs , qui procureroient une révolution salutaire.

D'ailleurs toutes les fois qu'on peut satisfaire un besoin naturel , sans courir aucun risque , on doit le faire , en ce que la machine préoccupée , satisfaite même , est étourdie sur ses propres maux. Personne n'ignore qu'après un grand repas , les forts mangeurs sont souls , quoique n'ayant pas bu du vin ; la seule réplétion cause à ces individus cet état d'ivresse. Ce fait concourt à prouver que les vaporeux doivent remplir leur estomac , pour enlever à la tête un travail pénible , & leur faire oublier les pensées tristes qui les poursuivent ordinairement. C'est peut-être avec raison que Jean-Jacques a soutenu que la réflexion étoit un état contre-nature & pénible pour l'homme ; c'est pourquoi il se trouve indisposé lorsqu'il pense forte

ment dans le travail de la digestion, elle en est même suspendue & troublée : aussi la vie d'un gourmand est-elle plus une végétation, que l'existence d'un être pensant. Or, si les travaux de l'imagination sont au-delà des limites que la nature avoit tracées à l'homme, il faut nécessairement un art qui guide ce travail, pour qu'il ne devienne pas funeste. Aucun siècle, aucune race n'en a eu autant besoin que la présente. Par combien d'angoisses & d'armertumes secrètes, les hommes célèbres, nos contemporains, n'ont-ils pas acheté l'avantage de nous enrichir de leurs productions brillantes ; l'éloquent Jean-Jacques en est un triste exemple.

Une abondante nourriture animale détermine non-seulement un travail salutaire dans l'estomac, mais encore, comme l'assurent les Médecins, une putréfaction qui est avantageuse dans ce cas, en ce qu'elle diminue la texture serrée & vigoureuse des solides qui acquièrent par-là la souplesse dont ils manquoient.

Aussi les Médecins voient-ils rarement les vaporeux attaqués de fièvres putrides. Ils ont un tempérament qu'on pourroit appeler anti-septique, tellement ils sont peu susceptibles de contracter cette espèce de maladie.

De tous les tempéramens, le moins sujet à l'hypocondrie, est le tempérament sanguin; il est possible, par le concours des causes physiques, de former un tempérament donné: par exemple, chez l'hypocondriaque, le régime prescrit, procurera le tempérament sanguin. Les observateurs savent que tel tempérament est inaccessible à telle maladie, & sujet à telle autre; ainsi avec un tempérament sanguin, le malade sera travaillé de la goutte ou du rhumatisme; avec le tempérament bilieux & mélancolique, il le sera par l'hypocondrie: ce qui contribue à prouver que les douleurs rhumatismales & gouteuses peuvent devenir causes des vapeurs, selon la modification des tempéramens.

Sans même que le changement de tempéramens soit effectué, il arrive que les symptômes vaporifiques cessent tout-à-coup, lorsque les douleurs arthritiques & rhumatifantes s'emparent du malade, & *vice versâ*, lorsque ces douleurs le quittent l'hypocondrie le reprend : cela apprend encore que la matière qui constitue la douleur dans les articulations & les aponévroses, se réduit sur la substance du cerveau, à produire une angoisse & autres symptômes de vapeurs ; la même cause donne lieu dans divers organes à des phénomènes de douleur & de trouble, qui ne se ressemblent en aucune manière.

Parmi les végétaux, il ne faut pas que le vapoureux répugne de manger des oignons, ciboules & ails crus, sur-tout dans le paroxisme ; outre que ces alimens augmentent la transpiration, qu'ils déterminent souvent la sueur, ils donnent au cerveau une vigueur qui le rend victorieux des effets de l'humeur hypocon-

driaque; ils étourdissent par leur âcreté, ils occasionnent un mouvement fébrile qui est très-favorable à nos malades : c'est de cette manière que le travail de la digestion leur est salutaire. Les vapeurs ne sont jamais accompagnées de fièvre; au contraire, lorsque cette dernière est dans un individu, les vapeurs l'abandonnent. Lomnius & autres ont observé que la fièvre quarte guérissoit la mélancolie, la manie, & lorsqu'elle dure long-temps, l'épilepsie. Il y a donc des maladies qui en détruisent une autre. Si les fièvres intermittentes étoient contagieuses, on auroit espoir, par leur inoculation, de délivrer de ces horribles maladies ceux qui en sont affligés. On n'a pas des données assez certaines pour l'affurer; cependant l'observation suivante paroît concluante.

Un jeune homme qui, par un voyage de six lieues de son domicile, fut exposé à cet éloignement aux émanations marécageuses d'un fossé qu'on

déblayoit ; à son retour au lieu de son séjour , il fut attaqué d'une fièvre tierce, quoique la constitution n'y fût point fiévreuse. Ce jeune homme avoit une maîtresse à cinq lieues de son domicile & à onze de l'endroit où il avoit contracté sa maladie ; il fut la voir : cette fille se portoit très-bien , & il n'y avoit aucune fièvre dans le pays : à la suite d'une seule entrevue elle fut enceinte , & la fièvre se déclara dès le lendemain. Cette preuve semble rigoureuse , on tire en médecine souvent des conséquences de faits moins bien constatés. Il n'y a ici aucune influence atmosphérique & commune qui puisse être accusée ; enfin tout est dû probablement à l'inoculation. On peut tenter des expériences , elles ne peuvent nuire , pour savoir quelle est l'humeur contagieuse dans cette maladie , si c'est la lympe ou si c'est le sang , la médecine s'agrandira d'autant si la réussite confirme mes probabilités.

Lorsque le malade sera trop altéré &

échauffé, il peut prendre entre ses repas quelques verres de boissons rafraîchissantes, les fermentées sont préférables. Il peut par intervalle, si son appétit lui permet, se passer de souper pour annuler toutes les fécules alimenteuses; cette pratique équivaldra à une purgation.

Il est incontestable que la bile domine dans les vaporeux; il est aussi reconnu que les végétaux herbacés fournissent beaucoup de cette humeur. Il est donc impossible de détruire la surabondance de bile des vaporeux, si l'on persiste à leur permettre le régime végétal. Ceci ne se prouve pas seulement par des observations particulières à l'homme; on s'en convainc encore par l'inspection de différens animaux. Le mouton, le bœuf, & tous les herbivores sont pourvus d'une plus grande quantité de bile que les carnivores: l'aigle & plusieurs oiseaux de proie rejettent leur excédent des sucs gastriques, mais non de bile, elle ne les incommode jamais.

Il suit de-là, que le régime animal engendre plus de fucs gastriques, & le régime végétal plus de bile. Etant obligé pour la curation de l'hypocondrie d'adopter le régime qui fournit le moins de bile, il faut absolument se décider pour le régime animal.

§. III.

Des Excrétions & des Sécrétions.

Les excrétions & les sécrétions, sans être absolument interverties, ne se font pas selon l'ordre naturel : les excréments pèchent par leur qualité, & certains par leur quantité. Les sécrétions sont anéanties ou bien diminuées, les matières stercorales sont dures, sèches, (1) & sont évacuées au plutôt dans

(1) Lorsque les excréments seront rendus avec difficulté, seront durs & arides, il seroit important que le malade prit des lavemens par intervalle. Peu de pratiques sont aussi souvent employées que l'injection par le moyen des seringues, malgré l'imperfection de cette machine même les plus artistement faites. On

le cours du jour naturel. L'urine citronne est abondante & crue ; l'humide

ne sera pas fâché de trouver ici la description d'une seringue qui obviendra à toutes les incommodités de celles connues. En se représentant une machine pneumatique, à deux corps de pompe, on aura aisément l'idée de sa construction & de son mécanisme ; elle sera composée de deux cylindres qui auront chacun la moitié de la capacité d'une seringue ordinaire ; ces deux corps cylindriques creux, faits de verre, de cuivre, ou autre métal, seront fixés dans un vase métallique, soutenu & attaché sur un trépied de la hauteur de deux pieds ; ce vase aura une forme ovale de six pouces de profondeur, d'un pied dans son diamètre longitudinal, neuf pouces dans son diamètre transversal ; du milieu du fond de ce vase, à l'endroit où sont fixés les deux corps de seringue, partiront deux tuyaux qui prendront naissance à la base des deux corps cylindriques, ils viendront se réunir à la partie inférieure, antérieure & moyenne du vase, pour en former un seul dont la faillie d'à-peu-près un pouce, reçoit un tuyau de cuir qui s'y adapte exactement, l'autre extrémité de ce tuyau de cuir, portera un tuyau d'yvoire d'un pouce, terminé par une boule de la grosseur d'une noisette franche, pour être introduite dans l'anus. Le tuyau de cuir, peut avoir deux ou trois pieds, ou à volonté. Les deux corps de seringue auront deux soupapes chacun dans leur base, dont l'une s'ouvrira de dehors en dedans ; & l'ouverture qu'elle bouchera,

passé en grande partie par cette voie :
le régime antécédent obvie à ces in-

communiquera dans le grand vase ; l'autre s'ouvrira de dedans en dehors, & bouchera l'ouverture qui communiquera au tuyau qui va aboutir à celui de cuir. Les deux pistons porteront une tige de métal chacun, dentée, pour s'engrêner à une roue qui, par le moyen d'une manivelle, les fera mouvoir tous les deux, par un demitour de droite à gauche & de gauche à droite ; il faut pour cela qu'il y ait toujours un piston de levé tandis que l'autre sera abaissé.

Pour se servir de cet appareil, on met le liquide à injecter dans le grand vase, chaud ou froid, parce qu'on peut l'échauffer par une lampe qu'on placera au-dessous de ce vase ; & même pour avoir une température toujours précise, il seroit facile de placer un thermomètre dans ce même vase. Lorsque le remède est à la juste température, le malade introduit la boule d'ivoire dans l'anus, sans craindre de se blesser ; il faut qu'il ait auparavant abaissé le piston élevé, afin que le corps de seringue qui étoit rempli d'air, en soit débarrassé par cet abaïssement. Pendant que cela s'opère, l'autre corps en s'élevant, donne la puissance au liquide qui est contenu dans le vase, de soulever la soupape pour remplir ce corps de seringue : cela s'exécute par la pression de l'atmosphère qui force le liquide à aller occuper le vuide que fait le piston en s'élevant ; alors, en tournant la manivelle du sens contraire, le piston refoule le liquide qui est venu remplir son corps de seringue, ce li-

convéniens , l'air humide & chaud, joint à ce régime, procure la sécrétion de la

quide fait fermer la soupape qui communique au grand vase, ouvre celle du tuyau, enfile le conduit de cuir, & se rend dans les intestins; pendant cette opération, l'autre corps de seringue se remplit de la même manière que l'a fait celui-ci. En tournant du sens opposé, on injecte par le même mécanisme le liquide contenu dans ce corps.

La supériorité de cette nouvelle seringue sera sentie par une simple inspection.

Par la longueur & la flexibilité du tuyau de cuir, le malade a la facilité de s'introduire la boule d'ivoire, & de faire manœuvrer un domestique ou toute autre personne, sans exposer à nud des parties qui font souffrir la pudeur lorsqu'elles le sont.

Il peut prendre les situations les plus commodes sans crainte de gêner l'opération. Il tournera la manivelle sans contracter les muscles du bas-ventre qui, dans la méthode ordinaire, font précisément des efforts capables de repousser le remède par la force qu'il faut employer pour abaisser le piston. La boule d'ivoire par sa convexité empêche que l'intestin ne s'applique sur son ouverture; enfin on peut le prendre soi-même sans sortir du lit, sans s'exposer au froid, comme cela arrive trop fréquemment, & gagner par-là un rhume ou toute autre maladie, en mettant seulement un linge sous le siège pour recevoir le liquide qui peut s'échapper. Il faudra moins de force pour mettre cette seringue en action que les

sueur ; la salive est absorbée par la bonne digestion. Les reins irrités contractés par le sel & les parties astringentes du vin & des substances animales, n'expolieront pas le sang du véhicule aqueux qui ira alors par la voie de la circulation lymphatique, abreuver, lubréfier la peau, & triompher de son aridité. Vainement chercheroit-on à procurer cette amélioration aux vapeurs par toute autre voie, nous avons montré l'insuffisance des bains & de la diète humectante.

Ces vérités nous conduisent à regarder les diurétiques, comme capables d'aggraver les symptômes vaporifiques ; & généralement leurs usages font éprou-

autres ; aussi une personne délicate & foible, se donnera un lavement sans se fatiguer.

On passera le tuyau de cuir entre les deux cuisses, pour avoir la machine en face, & la facilité de manœuvrer. Il est bon d'observer que deux manivelles, l'une du côté du tuyau de cuir, & l'autre du côté opposé, ajouteroient à la commodité de cette machine ; on se serviroit de l'une ou de l'autre suivant le besoin.

ver des rêves tristes & désagréables, même aux personnes qui ne sont pas atteintes de cette maladie. Les purgatifs drastiques diminuent la sécrétion des urines, en augmentant celle des felles : voilà pourquoi Hippocrate & les Praticiens recommandables les ont administrés avec succès, dans la mélancolie noire & la manie. Ils peuvent appeler encore l'humour arthritique & autre, dans le siège qu'ils irritent (les intestins); ils font alors l'effet de rubéfiant ou synapisme : la constriction des reins & la rubéfaction des intestins, produites par les drastiques, triompheront bien quelquefois des symptômes des vapeurs. Mais lorsque ce même effet peut s'opérer sur des organes moins essentiels à la vie, il est prudent de les préférer : c'est pour cette raison qu'on doit dans le cas présent, contacter les reins par le régime que nous avons proposé, & rubéfier les extrémités. Il est vrai que la phlogose des intestins est garantie du contact de l'air

atmosphérique qui, dans les écorchures des parties soumises à son action, procure un agacement mélancolique; nous avons parlé ailleurs de quelle manière il faut l'envisager, & comment on y remédie.

Le flux hémorroïdal, le flux menstruel, les fleurs blanches, la gonorrhée, les éruptions cutanées chroniques, les anciens ulcères desséchés, les ulcérations internes, guéries sans être remplacées par des émonctoires, peuvent donner lieu à notre maladie. Lorsque les humeurs accoutumées ne sont pas fournies par chacun de ces égoûts; il est essentiel de joindre alors au régime le rappel de cette humeur, s'il ne la rappelle pas seul; ou on y suppléera par un exutoire à volonté: (voyez la page 46). Nous joindrons à ce paragraphe une section sur une substance propre à remplacer les évacuations supprimées, & à purger les humeurs qui altèrent la santé, par une plaie cutanée.

Du Garou ou du sain Bois.

Garou, *thymelea*, est un bois précieux dont on n'a pas encore tiré tout le parti possible; son écorce, ou pour mieux dire, son *liber* est un puissant véficatoire, principalement approprié à la cure & au rappel des affections cutanées. Il est innocent, il ne porte pas, comme les cantharides, une âcreté sur les reins & la vessie, qui oblige à en suspendre l'usage, & prive par-là des bons effets qu'on en attendoit. Comme dans les vapeurs, ce sont précisément les sécrétions cutanées qui sont diminuées, le garou est l'épispastique le mieux indiqué.

Outre l'avantage qu'on peut en retirer dans les vapeurs, il peut être d'un usage plus général; avec sa racine on formeroit des pois, pour augmenter l'écoulement des cautères, préférables à ceux de l'iris de Florence, parce qu'elle possède à un degré supérieur, la qualité épispastique,

&

& qu'elle seroit plus aisée à tourner ; aussi les payfans Provençaux, guidés par une tradition qui ne doit son origine qu'à un esprit naturel, forment-ils avec cette racine une espèce de féton ; en la plaçant dans des trous qu'ils se font aux oreilles, ils se procurent par-là l'écoulement des humeurs qui leur embarrassent la tête.

Les Maréchaux de cette province fournissent aux Chirurgiens, une manœuvre bien simple & bien sage, pour emporter les loupes, les fungus, & toutes les excroissances à pédicules, par l'emploi qu'ils font de cette écorce pour lier les fics dont les mulets sont si fréquemment atteints. L'écorce du garou est, dans tous les cas où il faut faire partir par la compression de la ligature une tumeur quelconque, préférable à la soie & à tout autre fil ; celui-ci, par sa vertu corrosive, ronge peu-à-peu le pédicule de la tumeur, & la détache très-sûrement en peu de temps, sans qu'il

puisse en résulter aucun des inconvéniens des méthodes actuelles , parce qu'on n'a pas besoin d'une forte compression pour obtenir la chute d'une pareille tumeur.

Dans le cas d'une petite vérole rentrée , il n'existe aucun moyen comparable à l'application du garou , pour la ramener à la surface de la peau , son véritable siège ; de trop larges emplâtres vésicatoires portent un incendie aux reins , à la vessie , qui suppriment leurs fonctions & peuvent faire périr le variolé. Par la flexibilité de l'écorce du garou , on parviendra aisément à la coudre , en aussi grande quantité que l'on voudra , sur des gilets , des camisoles , pour en couvrir autant de surfaces de corps variolé qu'il en sera nécessaire ; sur une peau déjà entamée par les pustules varioliques , l'écorce épispastique ne tardera pas à y mordre. Le seul reproche qu'on puisse lui faire , est celui d'avoir un effet plus lent que les cantharides ; il faut si peu de génie , pour

accélérer son action , qu'on ne sauroit être fondé de s'élever contre son usage.

§. IV.

Des Passions.

Le vapoureux est apathique ; en énumérant les symptômes de cette maladie, nous avons peint l'état déplorable où la négation de toute forte sensation agréable le met , nous avons fait voir que les liens du sang n'avoient pas pour lui ce charme qu'ils ont pour les autres hommes. L'amour l'étourdit rarement sur ses maux ; la gloire, l'ambition & le patriotisme n'occupent pas son ame : mais toujours maître de sa volonté, puisqu'il ne délire pas, il doit secouer avec énergie sa triste situation ; & guidé par l'enthousiasme, se pénétrer ardemment d'un objet qui lui fasse oublier ses souffrances : l'organe de la pensée, violemment en action, brisera, attenuera cette humeur maligne qui colore

si lugubrement la nature , pour le sujet qui en est vexé.

Sans contredit une des causes les plus disposantes au vaporisme , est le défaut d'énergie ; un cerveau flasque & foible reçoit sans résistance toute hétérogénéité qui peut l'altérer. Nos pères plus mâles dans leurs penfers, ne laissoient qu'à quelques femmes la cruelle maladie dont nous demandons l'anéantissement. Si parmi eux , il y avoit moins de goutteux , c'est qu'ils s'exerçoient davantage que nous ; s'il y avoit moins de vaporeux , c'est qu'ils pensoient plus fortement que nous.

Nation jadis belliqueuse , rappelle ce caractère qui te donnoit, & par tes formes & par ton ame , la supériorité sur les maîtres du monde ; bientôt le nom de vapeurs te fera étranger comme à eux.

La mollesse , le luxe , l'énervation , le défaut d'ame , ont fait de ton cerveau , triste Sardanapale , un organe débile qui , usé dès ton enfance par les jouissances , ne peut plus être sensible qu'aux dou-

leurs ; redonne lui cette vigueur qui doit chasser cette cause physique qui , l'abreuvant, t'occasionne tant de maux ; développe ton imagination ; ouvre ton cœur au desir de faire le bien ; poursuis-le ; fais-le ; & ton sommeil sera paisible ! Regarde avec des yeux d'émulation , ces ames magnanimes qui ne comptoient pour rien les actions qu'elles n'avoient pas faites pour les choses les plus sublimes ; brave la mort , brave l'humiliation qui est pire encore , pour rendre à la société ce que tu lui dois. Que rien ne t'arrête, tu trouveras la santé, si tu as la force de devenir homme ; conserve toujours ton apathie pour le futile : renonce à la mollesse , au luxe ; ouvre tes yeux , si tu ne l'es toi-même , sur le misérable ; cherche-le sur son grabat , dans sa chaumière ; donne des larmes à ses malheurs , & allège-les si tu le peux. Remplis tes devoirs avec une rigoureuse exactitude ; cherche à mieux faire , & encourages-y les autres : enfin tu le peux , agrandis ton

ame, prends des connoissances, qu'aucun obstacle ne t'arrête pour être utile à tes semblables & à tes proches ; ne sois ni père à demi, ni mari par forme, ni cosmopolite, ni épicurien, selon l'acceptation moderne de ce mot.

Ne soyez pas étonnées, victimes d'une maladie produite par votre siècle, des détails qui paroissent étrangers à l'art de guérir. Il est à desirer (le Médecin s'en pénétrera bientôt) que ce consolateur de l'humanité souffrante soit regardé comme le ministre de la nature ; il l'est effectivement : fonction sacrée qui le rend dépositaire de ses secrets & de ses ordres. Si cette sage mère, qui est l'instrument le plus direct de l'être créateur, qui répare tout, qui régénère tout, n'a jamais eu des autels chez aucun peuple, il est juste, que parmi nous cette classe d'hommes qui la consultent dans les choses les plus dégoûtantes en apparence, prennent le titre de ses ministres, de ses interprètes mêmes. Il leur sera permis alors, pé-

nétrés de leur sublime fonction, de def-
filler les yeux aux hommes aveuglés par
leur inconduite, par une marche oppo-
sée à ses loix, & de les ramener à l'ordre,
à l'harmonie qui émane d'elle. En usant
sobrement de cette sage prérogative,
la société devra bientôt à notre minis-
tère une amélioration satisfaisante.

J'ai offert l'exemple de nos pères, non
pour prouver qu'ils valoient mieux que
nous, mais pour engager à les imiter,
quand leur conduite vaut mieux que la
nôtre : c'est une leçon puisée dans l'ex-
périence de ceux qui nous ont devancés,
que je présente à ceux pour qui une con-
duite contraire est funeste. C'est une preuve
que je veux faire ressortir par le con-
trafte de ce qu'a produit ce qu'on a fait,
d'avec ce qui résulte de ce que l'on fait.
Plus que personne, je rends hommage à
mon siècle, grace à lui, l'ignorance &
la barbarie font d'éjà loin de nous; mais
l'esprit, les sciences & la civilisation
perdent leur prix, si la santé n'embellit

pas ses utiles & brillantes acquisitions : la force du corps , la fermeté de l'ame , l'économie , la simplicité ne fauroient déparer nos nouveaux biens ; tel est ce que je veux que nous conservions de l'héritage de nos pères. Nous devons rejeter leurs erreurs , mais tous ce qui vient d'eux ne mérite pas la proscription ; ce seroit renoncer à nos droits en pure perte, si les mœurs & les usages anciens ne nous servoient pas de données pour rectifier les nôtres. Ainsi leur régime analogue à celui que j'ai prescrit , qui contribuoit à les défendre des vapeurs, seroit dédaigné à tort.

§. V.

De l'Exercice.

L'exercice joint au reste de la cure prophylactique , est un puissant moyen pour dompter les vapeurs ; la promenade, la chasse, la danse même pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens de s'exercer,

l'équitation, le roulement des voitures, mais sur-tout les grands voyages, de quelque manière qu'on les fasse, soit en voiture, à cheval ou à pied, en ce qu'ils préoccupent, ils forcent presque les vaporeux d'oublier leurs maux, pour veiller à leurs besoins, à leur conservation. Il seroit important que ceux qui sont oisifs, qui habitent les grandes villes, fussent un art mécanique qui les exerceroit & les intéresseroit. Les femmes se trouveroient bien de se livrer aux soins & aux détails du ménage. Ceux qui sont à même, retireroient avantage des travaux de la campagne en s'y exerçant jusqu'à la fatigue.

La paume, le mail sur-tout, sont les jeux qui leur sont les plus propres. Ce dernier fournit un exercice salutaire à tout le corps; la promenade qu'on est obligé à faire, pour y jouer, dissipe les sens; les bras par l'élanement du mail contre la boule, acquièrent de la souplesse; l'intérêt du jeu, l'attitude, l'adresse qu'il exige, concourent à le rendre utile à nos ma-

lades : mais malheureusement ce jeu n'est pas aussi général qu'il devrait l'être, d'ailleurs il entraîne bien des inconvéniens qui le font négliger; un jour, peut-être fera-t-il plus commun, subordonné à une police rigoureuse qui obvierra à tous les dangers.

§. VI.

Du Sommeil & de la Veille.

Le sommeil est un baume qui répare les longues souffrances des vaporeux; mais pour son malheur, il ne le goûte que très-rarement & jamais paisiblement : les praticiens ont refusé de le leur procurer par les somnifères. Sans nous engager dans des discussions inutiles, nous regardons les narcotiques, d'après l'expérience, & d'après ce que nous avons dit dans le paragraphe second, comme le plus puissant anti-spasmodique. S'ils ont quelquefois échoués, c'est plutôt dû à une disposition extraordinaire du malade, à

une mauvaise combinaison du remède ; qui l'aura altéré, qu'à l'essence du remède ; le vin n'est si salutaire aux vaporeux, que parce qu'il calme.

Le castoreum, les gouttes anodynes, le syrop de diacode, tiennent le premier rang dans cette classe de remèdes appropriés à cette maladie. L'opium surtout, qui fait la base du syrop de diacode, procure un sommeil certain qui donne quelque relâche aux malades ; c'est à son grand usage que les Turcs, malgré leur climat, leur oisive nonchalance, leur énérvation, doivent le peu de vaporeux qu'ils ont parmi eux.

Le pavot du levant n'est pas la seule plante qui puisse fournir l'opium ; il est très-possible d'en retirer de toutes les plantes narcotiques qui croissent dans nos régions. La substance narcotique est un principe végétal qu'il est possible d'extraire homogène de toutes les plantes qui la recellent, tels que les pavots, les umbellifères ; dans cette classe la ciguë, dans

les salanums, la jusquiame, la nicotiane en contiennent abondamment, & leur propriété vénéneuse n'est due qu'aux différentes combinaisons où elle est dans cette plante.

En parvenant à extraire un opium homogène, on n'auroit plus besoin de recourir à la voie d'un commerce lointain, qui adultère & sophistique toutes les substances qu'il nous fournit.

Si la ciguë pallie & calme les douleurs du cancer, elle ne procure ce soulagement que par un principe narcotique; la douce-amère n'a eu quelque réussite dans pareilles affections, que le par même principe. Le dévouement de M. Storck dans les épreuves qu'il a faites des plantes narcotiques sur lui-même, prouve suffisamment que la substance opiatique ne diffère que du plus ou du moins, & par l'interposition de quelques sucs âcres qui varient ses effets vénéneux. La jusquiame en forme de cataplasme, appliquée sur les tumeurs inflammatoires, ne pro-

duit de bons effets , que par l'opium qu'elle contient.

Le meuble sur lequel les peuples policés ont coutume de prendre leur sommeil , s'appelle lit : comme les savans n'ont encore fait aucune recherche sur ce meuble , il ne sera pas hors de propos d'en donner ci-après quelques aperçus ; quoiqu'il ne paroisse pas y avoir une conexion bien liée avec le sujet que je traite.

Du Lit.

Tous les lits connus sont formés par la paille , toute autre substance élastique , les rognures de papier , les copeaux , les feuilles d'arbres , le crin , la laine , la plume & le duvet , sans y comprendre les lits de pénitence en usage chez les Anachorètes , tels que la pierre , la terre , la cendre , le sarment , & les lits de différens peuples , tels que les peaux ; ce qui est plus curieux qu'utile.

Presque tous les Européens couchent sur des lits un peu élevés au-dessus du plancher ou du sol ; les uns roulent pour laisser la facilité de les faire , les autres restent immobiles. On peut tirer quelque parti des lits suspendus appelés hamacs.

Cette partie de la médecine qui traite de l'art de conserver la santé (l'Hygiène), ne s'est du tout point occupée du lit ; cependant l'homme y passe un tiers de sa vie , il est hors de doute qu'il influe sur sa santé , il reste très-souvent chargé de molécules contagieuses qu'il communique : les matières qui le composent peuvent être ou pernicieuses ou utiles ; il est du devoir du Médecin de travailler à éclaircir cette importante matière pour prévenir l'influence des unes & tirer parti des autres.

L'Architecte a singulièrement perfectionné la distribution des appartemens ; cette partie ne laisse plus rien à désirer , & la classe opulente a sa couche dans un lieu où tout est ménagé pour préve-

nir ses besoins, ses plus futiles fantaisies; les murs y sont richement habillés, leur parure contient toutes espèces de métal, de productions rares. Le crin, la laine, la plume, le duvet contribuent à la mollesse de sa couche, tandis que tous les fils végétaux viennent concourir à la décoration, & à l'agrément de ce repaire de volupté. Le chanvre, le lin ou le coton reçoivent dans la blancheur de leur tissu le corps sensuel du sybarite; la soie, artistement nuancée se dispute avec le coton l'avantage d'un ornement superbe à celui d'une utilité commode : sa couche fuit sous le poids de son corps, & mouille tous ses membres. Il jouit & ne s'inquiète pas si un repos si aisé ne lui prépare point des infirmités qui rachètent cette volupté téméraire; & en effet cette coupable sensualité entraîne inévitablement les vapeurs chez ceux qui y ont de la propension.

Dans cet appareil de mollesse on a plus consulté la commodité que la santé;

il n'y a plus rien à ajouter, à desirer au réduit & à la sensualité du lit; mais, nous le répétons, le Médecin n'a encore rien fait pour la salubrité. Quelques idées générales pourront montrer la nécessité de ne pas laisser ce vaste champ en friche.

Le lit est un meuble propre à nous faire jouir du sommeil, qui cédant aisément sous le poids du corps qui y repose, est hors d'état de blesser, de comprimer trop fortement les parties qui le touchent. Par une propriété qu'il est bien difficile d'expliquer, les substances élastiques qui le forment, sont échauffées & échauffent : nous parlerons ci-après de cette étonnante propriété (la caléfaction).

Le vaporeux a besoin d'un lit médiocrement mol, la laine est la substance sur laquelle il doit immédiatement se reposer dans l'hiver.

Outre l'usage auquel on le destine, le lit peut servir de moyen médicamenteux; en examinant soigneusement les propriétés

propriétés des lits connus , on parviendra à remédier à bien des inconvéniens auxquels ils sont sujets. Dans l'invasion de la petite vérole, le lit est un supplice pour le malade : des matelas aëriens, des matelas hydrauliques y feroient d'un grand secours, ainsi que dans les fièvres ardentes : leur fraîcheur éviteroit au malade bien des souffrances.

On chauffe le lit, mais on n'a pas jusqu'à présent pensé à le rafraîchir; les matelas hydrauliques rempliront aisément cette indication.

Il est clair que ces matelas doivent être faits avec de la peau, & de manière à ne pas laisser échapper l'air ni l'eau; sur ce principe on peut construire une espèce de boyau qu'on remplira d'eau fraîche, & qu'on appliquera tout le long de l'épine du dos, pour prévenir & guérir les pollutions nocturnes, la consommation dorsale & les vapeurs. Car dans cette dernière maladie, la moelle épi-

nière & le cerveau font toujours très-dilatés & raréfiés.

Ces matelas peuvent servir à prendre des bains de température à sec, c'est-à-dire, sans absorption, parce que la peau interposée entre le malade & l'eau, en empêche. En échauffant l'eau, on aura une espèce de bain-marie, qui peut être du plus grand avantage, en ce que la chaleur de ce bain n'est, pour ainsi dire, pas aride ni ardente, comme celle qui émane d'un intermède sec & réfractaire.

Il seroit aisé de faire reposer un malade sur un matelas émollient, qui s'échaufferoit au feu de lampe, & qui conserveroit par ce moyen une température donnée aussi long-temps qu'on le voudra (Un ouvrier intelligent en exécutera facilement).

Il ne faut pas que l'art de guérir soit surchargé de manœuvres pénibles & dispendieuses; mais quelle difficulté qu'elles puissent offrir, si elles procurent un bien

réel, elles seront accueillies, & la générosité des riches, & les hospices les rendront bientôt communes à la classe indigente. Le Médecin ne doit jamais être arrêté par de pareilles considérations; son invention ne soulageroit qu'un homme, qu'il ne devroit pas négliger de la publier. Le praticien jugera bientôt de quelle importance est cette innovation des lits; les douleurs atroces des reins, l'échauffement, la constipation, si ordinaires aux vaporeux & à ceux qui sont obligés de garder le lit, céderont aux matelas hydrauliques.

Mon sujet actuel ne me permettant pas de traiter au long des lits, dans une autre circonstance, si personne ne me prévient, je tâcherai de donner des éclaircissémens sur une matière qui le mérite à tant d'égards; le soldat, le voyageur, le marin, se trouvent souvent victimes d'une couche insalubre & contagieuse. Tous les hommes sont intéressés à connoître les dangers & les améliorations des lits.

Qu'il me soit permis de l'indiquer ici, non-seulement les lits ordinaires incommodes dans quelques maladies, mais ils en aggravent certaines.

De la Caléfaction.

La variété de température de diverses substances à un degré de chaleur donné, est une vérité évidente. Les eaux thermales, les eaux de puits, de fontaine & de rivière, celles stagnantes n'ont pas la même chaleur. Les sels augmentent leur fraîcheur jusqu'au degré de glace, tandis que les acides augmentent la chaleur des huiles jusqu'à l'incandescence. Sans apporter pour preuve les être organisés dont la température varie dans le genre, dans le sexe & même dans les variétés : enfin tous les corps ont une différence de chaleur sensible à nos sens ainsi qu'aux instrumens ; elle s'appelle chaleur *latente*. Aussi l'action d'échauffer l'extérieur de l'animal où la caléfaction varie.

Il est facile d'expliquer pourquoi la laine échauffe moins que le duvet, la plume, &c.

parce que le duvet ayant moins d'affinité avec les vapeurs aqueuses, il est moins susceptible de s'empreindre d'humidité, laquelle a la propriété de tendre à se désunir du feu qu'elle contient, & qui la retient dans un état fluide qui n'est pas sa nature. Lorsque la laine n'est pas privée de son huile par la préparation elle attire moins l'humidité de l'air, & chauffe d'avantage. Mais pourquoi la plume & le duvet chauffent-ils un corps animé? Parce que de leur nature ils sont empreints de chaleur, & ont une affinité particulière qui leur en fait retenir plus que les autres corps : appliquons cette théorie à un gand. Comment un gand fouré garantit-il du froid? La peau du gand attire, s'empare de la chaleur du corps, qui est portée au-dehors avec la transpiration insensible; elle se dépose sur la surface intérieure du gand, & s'accroît jusqu'à ce que la main soit au degré de chaleur de l'intérieur du corps, de manière que la partie du gand qui touche à la

main , semble faire partie du corps ; tandis que le froid agit sur la partie extérieure , & occasionne la condensation de la chaleur , au lieu de l'évaporer , comme cela arriveroit à une substance qui auroit moins d'affinité avec la chaleur. C'est exactement ce qui a lieu dans un lit de plume & autres ; la seule différence est que la plume , par la chaleur qu'elle acquiert du corps humain , se charge d'électricité , & fournit par ce moyen un bain électrique à la personne qui y est couchée : voilà une des causes qui déterminent la sueur dans les lits de plumes , placés immédiatement sous le drap. L'électricité ayant la propriété d'accélérer la circulation dans les tubes capillaires , cet effet doit nécessairement augmenter la déperdition cutanée , qui ne se fait que par de pareils vaisseaux. Ces lits seroient avantageux aux hypocondriaques , s'ils n'y étoient pas électrisés en moins , ce qui opère un effet contraire à l'effet demandé ; car au lieu de faire sortir la sueur à

l'extérieur, ils la font refluer ordinairement à l'intérieur.

Les vestes & bas de soie sont susceptibles de se charger sur le corps humain d'une quantité de fluide électrique, au point de donner des étincelles, ainsi que tous les corps isolans au nombre desquels est la plume.

La chaleur nuit aux hypocondriaques lorsqu'elle est produite par une flamme pétillante, parce que cette chaleur, jointe à la lumière, a une forte puissance à électriser en moins; ce qui diminuera la transpiration insensible par le manque de stimulus électrique qui y donne lieu.

Il est très-avantageux de ne pas laisser, le malade livré à lui-même, pour prévenir les images facheuses qu'il peut se créer; il seroit important qu'il couchât accompagné, sur-tout avec un sexe différent, si toutefois les loix leur en ont fait contracter l'obligation. L'homme seul, isolé n'est rien, il est timide, il est tremblant; les ténèbres l'attristent & le ren-

dent craintif. La folitude lui retrace le néant ; l'idée de fe trouver inutile dans l'efpace & le danger qu'il croit voir à chaque instant, lui fait defirer d'être débarrassé du fardeau de la vie : au contraire, lorsque transgressant l'usage, un mari & une femme se réuniront dans une même couche, ils braveront pour ainsi dire, par l'appui l'un de l'autre, tous les fantômes que les vaporeux se créent pour l'ordinaire. Outre l'avantage moral que les vaporeux retireront de coucher accompagnés, ils en auront un physique très-grand ; la chaleur du compagnon de lit, sa transpiration pourront déterminer la sueur chez eux ; il paroît que la transpiration peut être excitée par le contact d'une personne transpirante.

C'est peut-être avec raison que les femmes & filles du peuple dans les Provinces méridionales, lorsqu'elles éprouvent du retard dans leurs règles, empruntent à leurs chemises que portoient leurs camarades à cette époque ; ce seroit alors comme

un levain empreint sur la chemise, qui s'infinue par les pores ; si ce fait étoit bien constaté, les règles devroient être regardées comme une incommodité contagieuse (1).

(1) J'ai connu quelqu'un auquel il survenoit aux lèvres des boutons, lorsqu'il avoit été embrassé par une personne alors dans ses règles ; ce qui viendroit à l'appui de la présomption que certaines évacuations peuvent être produites par communication.



CHAPITRE V.*Généralités.**Sur l'Électricité, la Chaleur & la Lumière.*

LES Physiciens anciens ont appelé élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu, c'est-à-dire, les corps dont la nature a de grands réservoirs : les modernes devroient y joindre le fluide électrique, la lumière & la chaleur.

Quoique dans l'origine des connoissances humaines, & dans la suite même, les Philosophes regardassent les élémens, comme principes des corps, & comme purs, on a conservé la dénomination d'élémens pour exprimer, ainsi qu'il est dit plus haut, les grands amas d'une substance homogène & permanente; & malgré que l'électricité, la lumière soient décomposées

bles, elles doivent augmenter le nombre des élémens qui ne le font pas moins qu'elles.

L'électricité, la chaleur & la lumière, sont trois substances dont l'immensité est abondamment pourvue; elles existent non-seulement sur notre terre, mais encore elles sont répandues dans toute la création: cette universalité est un caractère qui les distingue des trois autres élémens terrestres, & qui leur assigne un rang au-dessus d'eux. Quand même les élémens terrestres seroient universels, ceux-ci ont le caractère de l'incoersabilité, & presque de la pénétrabilité, qui leur est particulier, ils ont l'expensibilité & la contiguité d'un astre à l'autre, ils sont la partie subtile des masses astrales. Ainsi la dénomination de sur-élément leur convient à tous égards.

L'électricité n'a pas été encore reconnue dans aucun phénomène communiquer aux autres astres; on ne peut pas inférer de-là, que ce fluide n'existe dans

l'immenfité ; d'ailleurs, la lumière fe trouvant combinée avec elle , l'électricité doit fe trouver probablement par-tout où eft la lumière , elle a trop de caractères communs avec les deux autres fur-élémens pour être claffée à part.

Si dans la fuite on découvre de pareilles fubftances, elles trouveront naturellement leur place dans cet ordre ; le caractère diftinctif des élémens & fur-élémens eft très-facile à faifir. Les corps dont la nature s'eft réfervée de grands réfervoirs fur la terre , font les élémens ; ceux qu'elle a répandus univerfellement dans l'efpace & dans tous les corps qui l'occupent , font les fur-élémens.

Le peu de connoiffance que les anciens avoient des fur-élémens, l'oubli & la négligence des modernes à les caractériser par leur raport d'affimilation , font caufe que les Médecins ne les ont pas rangés au nombre des chofes non-naturelles ou besoins de l'animal, malgré leur influence fur l'œconomie animale. Nous

tâcherons dans les paragraphes suivans, d'indiquer leur action sur les vaporeux.

§. I.

De L'Electricité.

La découverte de l'électricité est trop récente pour se trouver dans les formules de l'école, elle n'est pas moins un sur-élément qui a le caractère de tous les autres; il est tout aussi important d'étudier ses effets & de s'assurer de son pouvoir dans l'œconomie animale.

Dans peu de maladies elle a une action aussi marquée, que dans les vapeurs; un temps orageux tourmente ces malades, l'atmosphère fortement électrique les égare, l'action d'une machine rend évidente la puissance de l'électricité sur leur constitution, ils s'inquiètent, leurs membres tremblent.

La peur du tonnerre chez la plupart des personnes irritables, n'est pas seule-

ment l'effet d'une crainte pusillanime, comme de bons Physiciens l'ont déjà annoncé; mais elle est due à une forte électrisation de laquelle il résulte souvent des crises indépendantes de la volonté, telles que des abondantes déjections, un flux d'urine, des sueurs, quelquefois elle provoque le sommeil. Ces effets ont lieu, lors même que les personnes irritables n'entendent pas le bruit du tonnerre, ni ne voient la lueur des éclairs.

Les animaux ne sont pas exempts de l'action de ce terrible météore, ceux qui conservent des poissons parqués, savent très-bien que les temps orageux en font beaucoup périr. L'anguille particulièrement semble troublée, lorsque les grands phénomènes électriques s'annoncent par leurs terribles effets; ce temps est très-propice pour la pêche de ce faux poisson: ce qui est une preuve que les êtres vivans qui habitent les eaux, ont de plus grands rapports que l'homme & les autres animaux qui vivent dans l'air, avec

le sur-élément électrique ; certains mêmes en sont chargés de manière à se rendre funestes à ceux qui les touchent, tels que l'anguille de Surinam, la torpille, &c.

L'eau est conducteur, l'air est isolant, la différence de l'action de l'électricité sur les animaux aquatiques & terrestres, trouve peut-être sa cause dans ces deux propriétés contraires. Quand la somme des connoissances, sur cette étonnante merveille, se fera accrue, on ne sera plus réduit à l'expliquer par des probabilités ; il est vrai que si elles ne sont pas satisfaisantes, elles peuvent faire naître des idées en état de conduire à la solution de cet intéressant problème

Jusqu'à présent les Physiciens ne nous ont rien appris pour garantir l'homme de l'influence maligne de l'électricité. Peut-être croient-ils qu'une électrisation, opposée à celle qui régné actuellement dans l'atmosphère seroit capable de rendre l'équilibre à ce fluide dans l'individu chez lequel il est perdu par la constitution at-

mosphérique. L'appareil pour opérer cette révulsion seroit trop embarrassant & la manœuvre trop souvent impraticable, par tout ce qu'il faudroit avoir sous la main dans une vicissitude météorologique, ordinairement inattendue; jusqu'à ce que la physique nous éclaire sur les révolutions que le fluide électrique fait éprouver aux personnes irritables, il est important de faire user aux vaporeux dans ces circonstances, des remèdes que la matière médicale fournit pour faire cesser le paroxisme. Les œthers, les autres cordiaux qui animent fortement le malade, sont les plus propres: leur action étant supérieure à celle de l'électricité, ils annullent l'effet de ce dernier fluide, & évitent par-là au malade, en le stupéfiant & l'étourdissant, d'essuyer une crise désagréable. Le punch est une espèce d'œther qui est moins incendiaire que les autres, il peut être pris à plus grande dose & avec succès dans les fortes attaques de vapeurs.

§. II.

De la Chaleur.

Il a été parlé dans plusieurs endroits de ces recherches sur la chaleur, tant de celle qui est intime à l'animal, que de l'ambiante. Il y a peu de maladies où l'on doive une attention aussi particulière à ce sur-élément que dans les vapeurs; & nous avons fait pressentir en les appelant *thermopique*, qu'elles y étoient absolument dues: il faut donc nécessairement y avoir égard dans la cure prophylactique & radicale.

Le malade doit éviter une température trop chaude, à moins qu'il ne parviennent à y suer; alors la chaleur ne peut lui nuire, il en retire même du soulagement: mais pour l'ordinaire, excepté par un concours de circonstances rares, la chaleur ne provoque pas la sueur chez les vaporeux.

La chaleur est un être réel, qui donne lieu par sa diminution & par son ab-

sence à la condensation, dans tous les corps; ce phénomène s'appelle *froid*. Il est évident par cette définition que le froid n'est qu'un être relatif, c'est-à-dire qu'il est *moins la chaleur*, & que tous les effets qu'on lui attribue vulgairement, (le commun des hommes n'ayant pu s'habituer à les regarder comme une modification de la chaleur), ne font dus qu'aux parties du sur-élément calorique.

Les Physiciens ont sagement éclaircis cette matière: il auroit seulement fallu qu'ils eussent créé un langage pour en rendre les idées généralement plus nettes & plus justes. Si donc la chaleur abonde à la tête des vaporeux, il sera facile de l'absorber & de détruire la dilatation qu'elle y occasionne, en appliquant un corps moins chaud qui s'emparera de la chaleur dont la tête de ces malades surabonde, en une proportion qui formera l'équilibre entre la chaleur de la tête, & celle du corps appliqué, de manière (pour soumettre ceci au calcul)

qu'en posant sur la tête du malade un casque de fer-blanc, évasé par le haut, rempli d'eau dont la température marque 0 degré, au thermomètre de Réaumur; si la chaleur de la tête est de 26 degrés, la tête donnera au casque 13 degrés pour établir l'équilibre. Il seroit nécessaire de reprendre souvent par ce procédé, la surbondance de chaleur de nos malades, parce que le foyer de la vie répare continuellement cette perte; ce qu'on exécutera en renouvelant fréquemment la température du casque.

On combat par ce moyen un des plus facheux effets de l'hypocondrie, qui est la dilatation de tous les organes de la pensée: cette simple application peut seule suffire à guérir radicalement cette maladie. La constriction qu'exerce le froid sur la tête, fait l'effet d'un répercussif très-énergique qui déterminera fréquemment l'humeur arthritique ou rhumatifante à se porter sur son premier siège, ou du moins sur quelque partie où elle ne soit

pas aussi funeste. L'usage des répercussifs trop négligés en pareils cas, seconderoit puissamment les attractifs, ou rubéfiants ou épispatiques. L'hyver est la saison où les crises des vaporeux sont les plus véhémentes, parce que la constriction du froid qui a lieu dans les parties molles & sensibles, fait refluer, comme dans les bains froids, le sang à la tête, y porte souvent l'humeur arthritique ou rhumatismale, & y accroît la dilatation.

La boîte osseuse, qui renferme les organes affectés dans cette maladie, les défend de l'impression du froid d'où naissent tous ces désordres. Les vicissitudes & les intempéries de cette saison lui donnent un caractère de tristesse & de deuil, qui est seul capable de jeter dans l'ame une sombre mélancolie.

Le malade observera soigneusement de ne pas prendre intérieurement (comme nous l'avons recommandé en parlant des erreurs du traitement actuel), des alimens trop empreints de chaleur, il préférera au

contraire les plus froids , tels que les glaces : la boisson sera fraîche.

§. III.

De la Lumière.

L'influence de la lumière, troisième sur-élément, dans l'œconomie animale, est absolument ignorée; quoique le mécanisme de son action sur les yeux soit très-bien connu, quoique Newton, en la décomposant, nous ait appris à l'analyser.

Les Physiciens ont été plus avant dans l'œconomie végétale, que les Médecins dans l'animale; les premiers nous ont appris que la couleur verte des plantes n'étoit due qu'à la lumière, qu'ils soupçonnent même que les parties ferrugineuses qu'on extrait des végétaux par l'analyse, sont les parties colorantes dont la formation est due à la lumière. Les Chymistes savent aussi que la lumière qui filtre à travers un verre, un cristal qui contient un acide concentré, clair & transparent, le

colore en jaune ou en rouge, ce qui ne peut se faire fans qu'il arrive une altération à cette substance, tant par l'addition d'une autre, que par le dérangement de ses parties intégrantes.

La couleur verte des végétaux est due aux parties ferrugineuses qu'ils contiennent; il est presque démontré que la couleur rouge du sang est aussi due au fer, du moins l'analyse ne laisse aucun doute sur ce fait: si cela est vrai, comme rien ne le contredit, on augmentera l'intensité de la couleur du sang, on transformera une plus grande quantité de lympe en humeur sanguine chez les vaporeux, en leur faisant prendre intérieurement des martiaux. On parviendra par l'usage de ce remède à faire dominer chez eux l'humeur sanguine qui constitue le tempérament de ce nom, tempérament le moins accessible au vaporisme; procédé de plus pour obtenir un tempérament demandé. Le vin rouge est une liqueur dans laquelle le fer est

venu en dissolution, dans une quantité capable d'être salulaire au vaporeux, ou bien il faut administrer les martiaux alliés à l'opium, pour prévenir l'augmentation de chaleur que le fer seul occasionneroit. Ce métal dans cette combinaison, forme pour ainsi dire du sang qui s'empare des vaisseaux lymphatiques, où ne circuloit auparavant qu'une lymphe bilieuse; le sang alors en équilibre dans tout le corps, ne laissera plus souffrir aucunes fonctions.

Il peut bien se faire que l'homme éprouve directement l'influence de la lumière non combinée ou sur-élémentaire, cela est même; mais nous ne pouvons dire si la lumière est un fluide propre à alimenter la vie & dont les organes absorbans soient les yeux, comme tant d'autres effluves, que nous absorbons par les poumons & les pores cutanés; ou si ce n'est absolument qu'un fluide universel fait pour transmettre les objets. A en juger par l'action qu'elle a sur l'organisation des végétaux, elle doit avoir

d'autres effets sur le corps humain que celui d'opérer la vision ; car dans certaines maladies & dans certains animaux les couleurs éclatantes déplaisent ; les vaporeux eux-mêmes recherchent les ténèbres ; ne seroit-ce pas par un instinct qui leur fait fuir un sur-élément qui peut leur nuire par son abondance. On tient quelquefois les yeux ouverts , les paupières immobiles sans qu'on porte son attention sur aucun objet ; ne seroit-ce pas pour absorber le fluide de la lumière dont l'animal doit mêler en certaine quantité aux autres substances nutritives, pour être en parfaite santé. C'est des expériences des Physiciens, des recherches des Observateurs de qui il faut attendre les connoissances absolument ignorées sur l'influence de la lumière dans l'œconomie animale.

Presque tous les aveugles sont gais ; cela vient sans doute de ce qu'ils ne sont pas affectés par les objets attristans , car c'est de la vue que les vaporeux reçoivent les impressions les plus noires : ces peintures

les poursuivent dans la solitude, dans l'obscurité.

Le bœuf, le bufle & autres animaux se mettent en fureur à l'aspect du rouge : si certaines couleurs sont capables d'ébranler si violemment le corps d'un animal vigoureux, il faut nécessairement que la matière colorante porte une action analogue sur les organes visuels : les Physiologistes qui voudront éclaircir la matière actuelle, feront bien de ne pas négliger ces considérations.



CHAPITRE VI.

Du Son.

LE son est une propriété de la matière dont la nature est fort incertaine ; mais après avoir bien pesé ses effets, nous n'avons pas cru devoir le ranger parmi les sur-élémens ; nous nous sommes décidés d'en traiter dans un chapitre à part, parce qu'une digression exacte sur sa nature, auroit été déplacée ici ; d'un autre côté l'importance dont sa connoissance est pour les vaporeux, nous force de le classer dans nos recherches.

En général les Physiciens le regardent comme l'effet de la matière *choquée* : il n'y a réellement de son que par le choc ; le frottement n'en produit que parce qu'il est formé par des chocs successifs : enfin le son est continuel & universel ; car tous les êtres ayant un mouvement, ils se frot-

sent, en conséquence ils se choquent. Les corps élastiques sont plus sonnans que les autres; le son se développe en raison de la dureté & de l'élasticité des corps choqués. Le son apporte au sens de l'ouïe l'action d'un corps élastique sur un autre qu'il choque, comme la lumière transmet les images des corps qui la réfractent ou l'absorbent. En un mot, le bruit est le langage de tous les corps de la nature; il exprime à l'homme de quelle manière ils sont en action, de quelle nature ils sont, & pour ainsi dire, leurs peines & leurs plaisirs; & en effet, le bruit de la destruction n'est jamais agréable. Le son plus que toutes les autres propriétés de la nature, nous instruit de notre existence.

On sent le son, lors même qu'on ne l'entend pas; il n'y a que les vibrations du premier moteur, analogues aux corps qu'il touche, qui soient propagées, encore le font-ils, en les traduisant dans leur langage. C'est parce qu'il n'y a que

telle partie qui puisse rendre tel son ; cela s'observe tous les jours en jouant d'un instrument , auprès d'un autre à cordes & monté.

On pense ordinairement que l'air seul nous transmet les sons ; non-seulement , il n'est pas le seul véhicule qui les transmette , mais il est un des moins puissans. On entend de plus loin la nuit , si on applique l'oreille contre terre , que si on est debout ; bien loin de porter le son de beaucoup de substances , je crois au contraire , qu'il n'est apporté que par les corps solides qui le propagent jusqu'à nos pieds , ou aux autres parties qui touchent aux corps solides , & de-là de proche en proche jusqu'à l'organe qui peut seul les entendre. Les parties qui posent sur un corps vibré , sont plutôt affectées que l'oreille. Plus nous touchons des corps solides , plus il y a de puissances *transmettrices* ; aussi nous entendons mieux alors.

Plus il y a de corps solides , auprès

des corps en bruit, mieux il est propagé, car en quelque manière l'air dissout le son & l'affoiblit : sur la cime d'une montagne dominante, il perd son intensité; cela a encore pour cause la rareté de l'air. Au lieu qu'en appliquant l'oreille à l'extrémité d'une poutre, tandis qu'on frappe avec une épingle, l'autre extrémité très-éloignée, les chocs se font entendre avec grand bruit. De même, si l'on bouche ses oreilles pour écouter avec attention le bruit de la circulation, on distinguera avec étonnement le bouillonnement, le ruissellement de tous les fluides qui ressemblent à un torrent bruyant; le souffle qui est alors poussé par le nez fait un bruit considérable. Je crois que la nature en propageant les sons par le moyen de l'air, a eu en vue qu'il les modérât, afin que nos organes n'en fussent pas trop fortement ébranlés. On ne perçoit pas les sons extérieurs dans le moment où l'on bouche les oreilles; parce que le bruit intérieur, intime & effréné en empêche.

En parlant du son, je me suis éloigné plus que je ne devois de mon plan; je présume qu'on ne sauroit m'en blâmer; je suis même fâché de m'interdire d'autres réflexions qui ne seroient pas sans utilité. Je passe à la musique & à son application au traitement de l'hypocondrie.

La musique est plutôt le produit du goût que de l'art; rarement la critique-t-on, parce qu'on n'a pas d'expressions pour le faire, on est timide, mal assuré, en en parlant; on craint de rougir d'un manque de goût. Enfin, la musique n'est pas encore en la puissance des hommes; aussi par combien de bizarres morceaux faut-il acheter une expression vraie & agréable. Je suis moi-même confus de le dire, de heurter l'opinion commune qui place la musique à sa perfection; l'homme réfléchi, impartial qui appréciera ces observations, verra malheureusement, *qu'on nous donne trop souvent du bruit pour de la musique.*

La musique est propre, selon quelques Auteurs, à favoriser les vapeurs; la chose est vraie pour la plus grande partie des morceaux de musique, mais elle n'est pas vraie pour tous en général. La musique grave, c'est-à-dire, exécutée par des instrumens à vibration lente, la musique harmonieuse, ou à accords parfaits, exécutée par des instrumens à vent, à ton plein & flûté, ainsi que les voix humaines moëlleuses conviennent éminemment aux vaporeux, les touchent, & les sensations qu'elles produisent, leur sont salutaires; elles triomphent pour ainsi dire de l'aridité de leurs nerfs par une espèce d'onctuosité qui les relâche.

Le violon, instrument divin, comme se disent les *virtuose*, a le son âcre & aigu; sur-tout dans le haut, il est capable de nuire au cerveau, il est à proprement parler un irritant, un tonique musical: d'ailleurs, les accords dans une forte attention, comme dans le très-bas ne suivent plus la même pro-

portion numéraire : la tierce qui est une consonnance parfaite dans l'octave moyenne, cesse de l'être au dessous (1), il n'y a que le hasard ou un goût aveugle qui fait échapper au compositeur l'hiatus musical lorsqu'il veut former des accords dans toutes les octaves. Le violon, plus que tous les autres instrumens, par son modulisme aigu & tranchant, se trouve dans l'hiatus; une organisation ordinaire laisse échapper ces dissonances, mais un

(1) Quoique les Musiciens appellent cet accord tierce, elle est formée très-souvent de deux tons, deux tons & demi, par trois, tons & trois tons & demi, & pour l'ordinaire, elle est plus agréable en deux tons & demi qu'en trois. *Ut*, *mi* naturels, forment accord, *ut* dièse & *mi* naturel forment encore accord. Dans le premier, il y a deux tons & demi, dans le second, il n'y en a que deux, parce que *ut* est monté d'un demi-ton par le dièse. Les Musiciens n'ont que deux dénominations pour exprimer les modifications différentes d'un accord, il les appellent mineur & majeur; mais *ré fa* n'est doit pas être un accord mineur ni mineur. Il diffère essentiellement de l'un & de l'autre; il faut donc l'appeler accord naturel. Cette distinction peut-être d'une grande conséquence dans le mode du chant, qui devoit avoir aussi son mode naturel.

individu doué d'une sensibilité exquise, en est affecté même à son insçu; tout ce qui n'est pas consonnance parfaite, lui fait éprouver des sensations désagréables malgré sa prévention; & il attribue uniquement à ses infirmités ce qui est l'ouvrage de la musique.

Un orchestre, un concert ne sont, à proprement parler, qu'un ensemble de violons où tous les autres instrumens en petit nombre, sont ou muets ou subordonnés. Cette musique criarde, âcre & souvent dissonante, est plutôt capable de produire des mouvemens convulsifs, de déchirer, que d'affecter délicieusement: il y a bien des expressions qui peuvent être rendues par ce bruit tumultueux & confus, mais elles sont peu fréquentes; vaporeux, elles ne vous conviennent pas.

Les vraies consonnances sont calculées par la nature même; on n'a qu'à consulter sur un son, un clavecin monté, il répondra bientôt par la vibration des

sons qui peuvent se marier avec le son proposé. Nous l'avons dit plus haut, la nature n'est pas muette, elle a un langage dont les loix sont constantes & analogues à notre organisation. Si nous lui faisons parler en même temps deux idiomes qui n'aient aucun rapport, par l'impression désagréable que leur incohérence produira sur nos organes, nous serons punis de notre mal-adresse.

Tous les sons graves, les bruits sourds & intenses sont propices aux vapeurs; le bruit des voitures, les décharges d'artillerie, les timbales, les tambours la première octave des instrumens à corde, presque tous les instrumens à vent calmement les vapeurs.



C H A P I T R E V I I .

*Des Causes particulières des Vapeurs
chez les Femmes, & de leur traitement.*

IL a été regardé comme problématique, que cette maladie pût être commune aux hommes & aux femmes. Il n'est aucune maladie de l'homme, à laquelle la femme ne soit sujette; mais cette dernière en éprouve, dans les organes qui lui sont propres, que l'homme ne sauroit avoir. La femme a toutes les parties de l'homme, de plus les organes de la gestion & ceux de la *lactification* dont l'homme n'a que l'effigie. Il est évident que quand ces organes sont lésés dans leurs fonctions, ou que leurs sécrétions sont viciées, la maladie qui en provient, est une maladie particulière à ce sexe aimable & délicat.

Il ne répugne pas de croire qu'une maladie de l'homme puisse attaquer la femme; l'anatomie, l'expérience le démontrent.

Pourquoi la femme n'auroit-elle pas les mêmes vapeurs que l'homme? Il me semble que cela ne devoit pas être mis en question. La femme ayant toutes les maladies de l'homme, les vapeurs étant une maladie de l'homme, la femme doit les avoir; ce qui a induit dans l'erreur de ne pas admettre cette maladie dans l'homme: erreur que le sage Sydenham n'a pas faite, c'est qu'on a commencé à la décrire d'après les symptômes des femmes; & trouvant souvent une modification dans les symptômes dus à la conformation des organes particuliers à la femme, ils auroient cru que, parce qu'un homme ne les possédoit pas, il ne devoit pas avoir cette maladie. Ils ont pensé que l'impuissance où l'homme est d'avoir certains symptômes de cette maladie, le garantissoit absolument de ses attaques. Nous avons montré qu'une même humeur viciée donnoit naissance à divers symptômes, suivant l'organe où elle portoit son action. Comme l'homme n'est pas pourvu

de tous, il est accessible à tous les symptômes des vapeurs, moins ceux qui se développent des parties de la gestion & de la lactification; au contraire, la femme aura tous les symptômes des hommes, plus ceux qui proviennent du vice de l'utérus & de ses fonctions, de la cessation des menstrues vulgairement appelées retour d'âge, de l'époque de la menstruation ou puberté des filles.

Nous avons proposé les exutoires cutanés, pour remédier aux fâcheux accidens de cette maladie; il est temps de parler d'un plus puissant, applicable seulement aux filles & aux femmes. Il ne faut pas que la pudeur s'en alarme; on doit mépriser les propos indécens que les méchans peuvent seuls se permettre, lorsqu'il s'agit de sauver la vie: ce moyen est la lactification.

De tous les temps, il a été reconnu dans les vierges, dans une femelle quelconque, une tendance à avoir du lait; la nature nous offre chaque jour ce phé-

nomène, soit dans l'homme, soit dans l'animal. A l'approche du flux périodique, la femme a une augmentation, un flux d'humeurs sensible dans les mamelles, ainsi que les femelles des quadrupèdes, lorsqu'elles sont en chaleur; il leur vient même ordinairement du lait, si l'on empêche l'imprégnation, ainsi que je m'en suis assuré plusieurs fois par des petites chiennes.

L'histoire, les monumens qui nous retracent la sanctification des anciens personnages chrétiens, beaucoup de faits anciens & modernes, attestent que les filles & toute vierge animale peuvent fournir du lait, sans avoir conçu. Si l'on flagelle, avec des orties, le pis d'une jeune chèvre qui n'a jamais porté, à la suite de cette inflammation, en la trayant, on verra avec satisfaction suinter le lait. Il a été consigné dans le journal de Paris, qu'une négresse à peine pubère, a allaité un négriillon sans jamais avoir enfanté; & la dame honnête qui

raconte ce fait, nous garantit la régularité de ses mœurs. Cette vérité ne peut présenter aucun doute : retirons-en donc tout l'avantage qu'elle peut nous fournir. Combien de jeunes victimes dont la nature ne peut vaincre le travail de la première menstruation, seroient enlevées à une mort prématurée, si l'art appeloit dans leurs seins, une humeur qui ne peut rompre le tissu ferré des organes de la gestion ; alors ces jeunes infortunées, par l'abondance du lait qui abreuveroit leurs mamelles, verroient tarir la source d'un sang qui ne trouvant point d'issue, trouble toutes leurs fonctions, les fait le plus souvent périr, ou s'il porte au cerveau, ses suites funestes sont de donner lieu aux vapeurs, à la manie même.

D'autres plus heureuses, ayant triomphé de ce premier péril qui les fait entrer dans leur sexe, se trouvent par divers accidens, tels que le froid, les autres répercussifs, & par quelques incommo-

dités, dépourvues de ce flux périodique & salutaire ; le Médecin alors impuissant n'a dans tous les secours que lui présente l'art, rien d'assez actif, ni d'assez certain pour lui promettre une cure prochaine & radicale.

Il est hors de doute que les menstrues sont fournies par la même humeur, qui se portant dans le sein, forme le lait : tous les Physiologistes en conviennent ; & le manque de règles, dans le plus grand nombre des nourrices, est une démonstration rigoureuse de cette vérité : si donc l'allaitement supplée aux règles, lorsque le Médecin aura employé infructueusement les éménagogues pour rappeler ce flux, qu'il détermine la lactification dans le sein de la malade ; il parera par ce moyen à tous les inconvéniens que cette suppression occasionne, & particulièrement aux vapeurs.

La cessation des règles, ou retour d'âge offre des infirmités plus cruelles encore, à la tête desquelles sont les vapeurs : il

est évident que la nature ne donnant plus d'issue à une humeur qui a coulé pendant trente ans, doit produire de funestes effets dans l'œconomie, avant d'être réduite à l'équilibre, si auparavant la malade ne succombe : s'il étoit possible, la lactification est un moyen d'obvier graduellement au dérangement de la suppression qui a augmenté la masse des fluides.

Les simples procédés de la nature fournissent des moyens aisés pour obtenir du lait chez les vierges, ou chez une femme : la chèvre en donne par l'urtication, en la trayant après que l'inflammation est un peu calmée. Cette fille vertueuse, dont l'histoire a transmis le trait attendrissant, n'eut du lait, que par la succion que son père faisoit à son sein pour se procurer (1) dans son cachot une nourriture suffisante. Cette vierge, qui est placée au nombre des Saints, ne put parvenir

(1) Du moins il est probable.

à alimenter l'infortuné dont elle s'étoit chargée, que par la succion. La jeune négresse doit à ce moyen le lait qu'elle a eu; il n'est pas rare de voir des filles, sages d'ailleurs, amuser les enfans avec leurs seins, & être fort surprises d'avoir du lait.

La succion long-temps continuée, à plusieurs reprises, & sur-tout à l'approche des règles, ou du moins du temps où elles venoient, temps où la malade éprouve toujours quelques symptômes de la menstruation; la succion, dis-je, peut seule opérer la lactification: il sera cependant prudent de faire précéder les remèdes qui la facilitent. Il faut commencer par crisper les mamelons, les enflammer, appliquer un corps chaud & onctueux sur le reste du sein, tel qu'un onguent composé d'huile d'olive, de cire & de graisse (1), qui en bouchant les pores, em-

(1) Ray assure que l'huile de muscade fait croître les mamelles; ce seroit le topique le mieux approprié.

pêche la transpiration insensible ; & qui par sa chaleur distende ces parties, y attire & y accumule une grande quantité de cérosité ; il faut choisir, comme nous venons de le dire, pour cette manœuvre, les approches du temps où la malade doit avoir ses règles, c'est-à-dite, huit jours avant. On opérera l'irritation par une urtication journalière, ou par l'application des rubéfiants, sinapismes ou légers épispastiques ; la substance cotoneuse du garou, qui envelopperoit le mamelon & une partie de son auréole, est la plus propre à produire l'inflammation & l'attraction de la cérosité ; ce caustique ne mord pas profondément. Il est essentiel de faire suivre à cette application, la succion d'un animal ou d'une pompe à sein, mais l'effet de cette dernière est trop foible pour la

dans le cas présent, si on ne craignoit pas que les particules aromatiques dont elle est absolument composée, n'empêchassent, au contraire, le lait de se former dans le sein, comme il arrive lorsqu'on y applique d'autres drogues aromatiques, particulièrement la menthe ou baume des jardins.

majeure partie des individus; cependant l'application des ventouses aux deux mamelles, est un puissant moyen pour attirer le sang menstruel au sein, où il sera promptement changé en lait.

Les nourrices sont très-rarement tourmentées par les vapeurs, l'on pourroit même assurer qu'elles ne le sont jamais tant que le lait ne se dérange pas de son cours. Femmes, outre l'avantage de remplir les devoirs de la maternité, vous vous épargnez des infirmités en nourrissant vos enfans; vous ne seriez pas si souvent victimes des métastases de lait qui sont un fléau aussi terrible que la petite vérole. Si elles ne vous ravissent pas la vie, elles l'empoisonnent par des maux qui ne finissent qu'avec elle: quelquefois elles joignent aux souffrances une difformité dégoûtante. La nature se trouve vengée par la seule violation de ses loix; la nature est l'ordre; toutes les fois qu'il est transgressé il s'enfuit le désordre; lorsqu'il y a désordre dans des êtres sensibles, il y a souffrance. Les peines du corps,

la difformité ne sont pas l'unique vengeance de la nature, elle les associe pour l'ordinaire à la mélancolie noire, aux vapeurs. Nourrissez, rappelez le lait dans votre sein, il ne manquera rien à votre bonheur; épouses aimables & vertueuses, mères tendres & chéries, femmes saines & gaies, vous serez le symbole de la perfection, comme votre vie sera le modèle de la félicité.

Les femmes stériles, celles qui ne sont pas dans les liens du mariage, qui sont privées de leur flux périodique, verront avec une espèce de chagrin, que la maternité est épargnée par les vapeurs, tandis qu'elles y sont en proie. L'art parviendra à leur rendre le même service, lorsqu'elles seront accablées par cette triste maladie: le pica, les fleurs blanches principalement seront aussi détruites par la lactification.

F I N.

T A B L E.

D E S T I T R E S.

C HAPITRE PREMIER. <i>Généralités</i> ,	page.	I
§. I. <i>Symptômes</i> ,		5
C HAPITRE II. <i>Causes & Siège de l'Hypocondrie</i> ,		8
§. I. <i>Des Sens Factices</i> ,		18
§. II. <i>De la Sympathie</i> ,		24
C HAPITRE III. <i>Des Erreurs du Traitement Actuel</i> ,		35
§. I. <i>Des Bains Chauds</i> ,	ibid.	
§. II. <i>Des Bains Froids</i> ,		40
§. III. <i>Régime & Remède</i> ,		42
C HAPITRE IV. <i>De la Curation</i> ,		46
§. I. <i>De L'air</i> ,		52
§. II. <i>Des Alimens</i> ,		57
§. III. <i>Des Excrétions & des Sécrétions</i> ,		73
<i>Du Garou ou sain Bois</i> ,		80
§. IV. <i>Des Passions</i> .		83

T A B L E.	143
§. V. <i>De l'Exercice,</i>	88
§. VI. <i>Du Sommeil & de la Veille,</i>	90
<i>Du lit,</i>	93
<i>De la Caléfaction,</i>	100
CHAPITRE V. <i>Généralités sur l'Electricité, la Chaleur & la Lumière,</i>	106
§. I. <i>De l'Electricité,</i>	109
§. II. <i>De la Chaleur,</i>	113
§. III. <i>De la Lumière,</i>	117
CHAPITRE VI. <i>Du Son,</i>	122
CHAPITRE VII. <i>Des Causes particulières des Vapeurs chez les Femmes, & de leur Traitement.</i>	131

Fin de la Table.

T A B L E

É R R A T A.

- Pag. 6, lig. 23, estomach; lisez, esomac.
 Pag. 11, lig. 24, aponevroses; lisez, aponévroses.
 Pag. 12, lig. 12, les pensées; lisez, la pensée.
 Ibid, lig. 16, artritique; lisez, arthritique.
 Ibid, lig. 24, artritique; lisez, arthritique.
 Pag. 13, lig. 22, artritique; lisez, arthritique.
 Pag. 24, lig. 24, æconomie; lisez, économie.
 Pag. 25, lig. 15, idiopathiques; lisez, idiopathique.
 Ibid, lig. 17, idiopatique; lisez, idiopathie.
 Pag. 37, lig. 21 & 22, disséminant; lisez, disséminent.
 Pag. 39, lig. 5, insensible&; lisez, insensible &.
 Ibid, lig. 5, incoercibilité; lisez, incoercibilité.
 Pag. 41, lig. 4, artritique; lisez, arthritique.
 Pag. 46, lig. 7, artritique; lisez, arthritique.
 Ibid, lig. 11, synapismes; lisez, sinapismes.
 Pag. 48, lig. 23, beaume; lisez, baume.
 Pag. 51, lig. 11, synapismes; lisez, sinapismes.
 Pag. 59, lig. 14, comarèteuse; lisez, comarète.
 Pag. 64, lig. 24, les beaumes samaritains; lisez, le baume samaritain.
 Pag. 65, lig. 7 & 8, artritique; lisez, arthritique.
 Pag. 67, lig. 11 & 12, d'amertumes; lisez, d'amertumes.
 Pag. 69, lig. 4, arthritiques; lisez, arthritiques.
 Pag. 78, lig. 10, arthritique; lisez, arthritique.
 Ibid, lig. 12, synapisme; lisez, sinapisme.
 Ibid, lig. 21, contracter; lisez, contracter.

